

MEMOIRES

I. Loma

1

c

AVANT 1900

Mes souvenirs du début de mon existence sont forcément assez limités. Mes parents se sont mariés à Nîmes en 1893. Papa était le dernier fils de la famille Lombard, cinq garçons et une fille. Mon grand-père paternel est mort avant ma naissance. D'après ce qui m'a été raconté, il était représentant ou négociant en bonneterie. (Nîmes était un grand centre de bonneterie à notre époque) Il partait tous les deux ans pour l'Espagne avec un domestique, trois ou quatre chevaux chargés de marchandises, et revenait au bout de plusieurs mois. En 1848, il a acheté à Almoines, à 100 km au sud de Valence, une petite filature de soie qui devait avoir une vingtaine d'ouvriers et d'ouvrières. Quand ses fils aînés ont été assez grands, il les a installés là-bas pour diriger cette usine qui s'est rapidement et beaucoup développée. Papa, le dernier fils, a fait de bonnes études et, reçu à Centrale, il a vécu plusieurs années à Paris chez son oncle Jalabert qui était un peintre connu et qui avait une très jolie maison à Bougival.

Du côté maternel, mon grand-père Emile Schulz était également sorti de Centrale où, paraît-il, il était entré premier. Il a été engagé par son oncle Morlot qui était propriétaire d'une grande usine à Tenay, où on filait de la Schappe (avec des déchets de soie) et s'était marié avec une demoiselle Milsom, d'origine anglaise. Il a eu une fille Alice qui a été ma mère. Ma grand-mère Milsom était morte epu après la naissance de ma mère (environ 1865). Grand-Papa a quitté l'industrie et après des études de théologie, a été Pasteur dans quelques pays du sud-ouest, puis à Nîmes et enfin à Lyon où il a pris sa retraite.

Papa, à la sortie de Centrale, a été quelques mois ouvrier ajusteur, puis chauffeur, puis mécanicien de locomotives au PLM et au moment de son mariage, il a été nommé Chef de Dépôt de locomotives à Perrigny, à 10 km de Dijon. C'est là que nous sommes nés Moi, Jean et Roger en 1894, 1895 et 1896. Je me demande comment mon admirable mère a pu vivre dans cette petite maison PLM, entre les voies de chemin de fer, le canal et une petite route, sans moyen de transport pour aller à Dijon ; Papa était très pris par son métier et souvent en déplacement. Comment pouvait-on faire venir un docteur et même le prévenir ? Maman avait en tout cas, une domestique, peut-être deux, et au moment des naissances une garde sans doute un peu sage-femme. Il devait y avoir trois ou quatre familles d'agents du PLM dans la maison et sûrement ils s'entraidaient.

.../...

Puis Papa a été nommé Chef de Dépôt à Charenton près de Vincennes. J'ai quelques souvenirs de la salle à manger où Jean et moi nous sommes blessés, lui au nez et moi au front, en nous disputant autour de la table. J'ai aussi le souvenir d'un orage dans le bois de Vincennes : les émotions ou les grandes joies d'enfants s'incrustent dans les mémoires.

Ensuite Moulin où ma pauvre maman est morte en donnant naissance à Marco, le 8 avril 1898 : j'avais quatre ans mais on ne m'a rien dit sur le moment et je n'ai aucun souvenir de cette période si terrible pour notre cher Papa. Ma grand-mère Lombard est venue de Nîmes pour nous garder pendant quelques semaines : je n'en ai conservé qu'une image fort désagréable car elle était vieille, donc laide et fort sévère.

Papa a demandé son changement et a été nommé au Teil (sans doute avec un petit avancement) mais pas encore cadre (il apparaît qu'un Ingénieur de Centrale n'avancait pas vite à cette époque.) Nous étions logés dans une petite maison au bord du Rhône qui devait être bien sommaire ; le village du Teil, encore modeste, n'était guère qu'une usine à ciment. Pour Jean et moi c'était un pays enchanteur, avec les pêcheurs d'aloses, ~~Saint~~ ^{Saint} les bateaux au bord du Rhône, la guerre aux fourmis dans le jardin, ~~Marion~~ que Papa avait organisée d'une manière qui nous avait remplis d'admiration et bien d'autres petits événements.

Dijon - probablement 1900

Cette fois une grande ville, un bel appartement au troisième étage Place Darcy, avec devant nous le jardin public et au fond le célèbre hôtel de la Cloche. Le confort de l'époque, trois ou quatre chambres, une chambre de domestiques (nous avions un cuisinier et une femme de chambre), une grande salle à manger avec une grande table pour les repas et le travail. Pour le chauffage, une "salamander" à boulets dans la salle à manger, un grand poêle en faïence pour les chambres qui n'a jamais été allumé; cuvettes et pot à eau dans les chambres (eau froide bien sûr), éclairage aux bougies sauf dans la salle à manger où une grande suspension à gaz fonctionnant avec le bec papillon, puis un jour, grand progrès, le bec Auer.

Papa avait engagé, sur la recommandation d'un pasteur, une demoiselle Alsacienne, Mademoiselle Lamba, laide, un peu grincheuse mais dévouée ; nous l'appelions Moïselle. Nous ne l'aimions pas beaucoup. Elle est restée chez nous une dizaine d'années où elle n'a pas dû avoir une vie heureuse car les domestiques la supportaient mal et nous n'étions guère affectueux. Mais elle était présente et nous surveillait, nous emmenait à la promenade (au début) et nous empêchait, de son mieux, de trop nous disputer. Elle a eu une joie en organisant pour un de nos premiers Noël un arbre décoré et illuminé, ce qui était tout à fait inconnu à Dijon. Et comme Papa avait invité plusieurs de nos petits camarades, elle a eu un succès bien mérité.

Papa avait trouvé une institutrice remarquable qui venait à la maison chaque matin et nous faisait travailler tous les quatre autour de la table de la salle à manger, ce qui me paraît avoir été une performance extraordinaire. En arrivant à Dijon, j'avais six ans

.../...

et Marco deux ans. Quand nous en sommes partis, en 1904, la différence de niveau de nos études, entre l'ainé et le quatrième, était vraiment considérable. Elle m'a fait commencer le latin, elle nous a appris à ne pas faire de fautes d'orthographe (au moins à Jean et à moi). L'après-midi on sortait avec Moïselle, puis à 4 h goûter et travail jusqu'au dîner à 7 h. Comment pouvait-on faire des devoirs et apprendre des leçons dans cette pièce, autour de la même table avec le bébé Marco qui, au début, devait bien nous déranger. Papa rentrait à 6 h 1/2 ; on dînait à 7 h et on se couchait à 8 h : il n'était pas question de travailler après le dîner. Papa nous interrogeait beaucoup sur notre travail et nous racontait, à table, beaucoup de choses dont je n'ai plus le souvenir mais il était tellement bon et savait tant de choses intéressantes que nous l'admirions pour tout ce qu'il disait.

Le dimanche était la grande journée puisque le samedi libre n'existait pas bien entendu. Comme nous voyagions gratuitement et en libre classe, nous partions toutes les fois qu'il ne pleuvait pas vers le Nord ou vers le Sud (à une ou deux stations). On emportait un pique-nique et rentrions pour dîner. Nous avons découvert la Combe aux biches où il y avait plutôt des sangliers et la Combe aux fées, où trente ans plus tard un célèbre Conseiller Prince (affaire Staviski) a été assassiné mystérieusement. Une fois, sans doute au printemps, en rentrant le soir à la gare, nous avons été suivis dans les prés par un petit chien qui n'a pas voulu nous quitter. Et dans la gare, il avait l'air si triste de nous voir monter dans le train, que nous l'avons emmené ; il est resté chez nous quatorze ans. Il n'avait pas de collier et personne ne l'a réclamé : nous l'avons appelé Fadet. C'était un chien sans race, un peu caniche, un peu griffon, d'une intelligence exceptionnelle ; nous l'avons beaucoup aimé et pensons qu'il a été heureux chez nous. Il était assez agressif avec les autres chiens et courait après les bicyclettes et les voitures et même après les locomotives ce qui lui a valu d'avoir une patte cassée, mais ce qui ne l'empêchait pas de courir très vite en aboyant.

Mes premiers souvenir du Bycée, à Pâques 1904, en sixième. Le lycée, très moderne, était à plus d'une demi-heure à pied et à vingt minutes en tram, déjà électrique. Papa m'a naturellement accompagné le premier matin et aussi l'après-midi pour 14 h ; Fadet nous suivait fidèlement. Je suis entré en classe avec tous les élèves et le professeur n'était pas encore là, quand je vois Papa rouvrir la porte de la classe et me faire des signes inquiets. Je regarde sous ma chaise et je trouve mon Fadet couché à mes pieds avec l'idée de me garder et de me protéger dans cette nouvelle aventure. J'ai réussi à le faire sortir avant l'arrivée du professeur. Tous mes camarades étaient très excités et ravis.

Comme le lycée était quand même loin et les trams pas commodes, Papa avait récupéré un vieux vélo à pneus pleins. Je m'en suis servi pendant six mois jusqu'à notre départ pour Lyon, malgré les quolibets des camarades à la sortie : ils l'appelaient le "clou". J'allais et revenais avec un camarade, fils d'un employé de Papa, qui était un brillant élève et avait un vélo moderne avec de vrais pneus. (naturellement pas de roue libre ni d'éclairage). J'étais le plus jeune de la classe et le moins costaud mais je courais vite et j'étais fier de distancer les autres dans les ébats des récréations. Mes premiers mois n'ont pas été brillants : je me souviens que j'étais

.../...

15 sur 30 mais je me suis rattrapé en 5è où j'ai été 2è en version latine et dans les dix premiers en moyenne.

Pendant ces années Dijonnaises, nous avions fait pas mal de connaissances surtout parce que les ingénieurs du FLM, qui étaient cinq à six, l'ingénieur des Ponts et Chaussées et quelques autres notabilités avaient des enfants de nos âges. On se rencontrait souvent, surtout le jeudi et on s'invitait les uns chez les autres. Il y avait en particulier une famille Charpy, quatre filles et un garçon avec lesquels nous nous entendions très bien ; ils sont devenus, plus tard à Paris, de 1910 à 1914 des amis et amies très intimes. Papa était invité souvent, mais en principe il préférait rester avec nous ; il était quand même obligé d'assister à des dîners un peu officiels du FLM (quand quelques grands chefs de Paris venaient), dîners qui avaient lieu au Buffet de la gare, restaurant célèbre car son patron avait été cuisinier du Roi d'Angleterre.

Lyon - 1er janvier 1905

Papa, sur sa demande, car il désirait se rapprocher de la famille Schulz et de notre oncle André Lombard, avait été nommé ingénieur de la Traction à Lyon. Dès qu'il a eu sa nomination, il est parti un matin pour cette grande ville et est rentré le soir même, ayant eu à choisir plusieurs appartements et ayant loué un entresol, 5 cour Morand, au coin de l'Avenue de Noaille, devenue Foch, au-dessus de la pharmacie qui existe toujours : huit à neuf pièces, plus cuisine, salle de bain et l'électricité ! J'avais une chambre avec Jean, Roger et Marco une autre, notre moiselle à la suite, le tout sur l'avenue de Noaille. Papa avait la grande chambre d'angle. Ensuite, il y avait un salon peu utilisé et la salle à manger. La cuisine, très grande et la chambre de bonne donnaient sur la cour. Pour le chauffage, deux poeles à feu continu aux deux extrémités du couloir central ; c'était assez confortable, surtout après Dijon.

A notre âge, nous n'étions pas sensibles au bruit des rues mais les tramways avaient des trompes avertisseurs terribles et le receveur enregistrerait la montée des voyageurs en appuyant sur un timbre aigu. A part cela, il n'y avait que peu de circulation.

Ayant déménagé sans histoire, ni difficulté, entre Noël et le Jour de l'an, nous avons commencé nos classes au Lycée Ampère. Pour Jean et Roger, c'était le début du lycée, Marco a du rester encore deux ans dans un petit cours. L'horaire était 8 h - 11 h 15 et 14 h - 16 h. Trajet à pied, dix à quinze minutes en traversant le pont Morand ou la "passerelle du collège" ; En hiver, sur les ponts, avec le vent du nord, on avait froid aux genoux car notre costume était une casquette, une veste, une calotte s'arrêtant au-dessus du genou, des bas et chaus-sures montantes et une pélerine. J'étais en 5è, Jean en 6è et Roger en 7è.

Tous les dimanches, on allait déjeuner au Louquet chez mon grand-père Schulz. Trajet à pied jusqu'à la Saône au pont Lafontaine où l'on prenait le bateau mouche qui remontait la rivière, en s'ar-rétant à droite et à gauche à des stations pontons jusqu'à notre arri-vée au ponton St Lambert juste au-dessous de la montée Passon, à côté de ce qui est devenu l'usine Rivoire et Carret. Il y avait à ce moment mon grand-père, le patriarche sévère et bon, sa femme Rémié, sœur de notre grand-oncle, que grand-papa avait épousée après la mort de sa première femme. Ses enfants : tante Anna, oncle Charlot, tante Barthou

.../...

tante Edette et Milou (notre oncle qui avait un an de plus que Marco). Déjeuner à midi exactement, très bon, car la cuisinière était assez vieille, autoritaire et renommée par ses capacités culinaires. En plus il y avait une femme de chambre et un valet : ce n'était pas de trop pour une si grande maison.

Je me rappelle vaguement que quand nous étions à Dijon, nous venions passer les vacances de Pâques au Bouquet et il y avait la mère de grand-papa qui était extrêmement vieille ; elle a dû mourir vers 1904. Elle habitait dans deux petites pièces très jolies donnant sur le Parc et sur la Saône ; elle n'en sortait guère. A cette époque, nous n'aimions pas beaucoup le Bouquet car la discipline était rude : petit déjeuner à 7 h donc réveil à 6 h 1/2, lavé et habillé à 6 h 50, prière, petit déjeuner assez austère. Pendant la journée on s'amusait quand même bien ; le soir, dîner à 18 h 1/2 et coucher à 20 h. Nous avions assez peur dans notre chambre à l'étage supérieur près d'un grenier mystérieux et inquiétant.

Vers 1906, au printemps, Jean a eu une pleurésie (ou peut-être une pleurite) qui a inquiété les médecins et Papa. On craignait bien sûr la tuberculose et les sociétés médicales ont prescrit la campagne. Papa, après quand même pas mal de recherches, a trouvé à louer une maison à Champagne au Mont d'Or. Comme elle n'était disponible qu'en septembre, il a loué à partir de mai une grande bâtisse, un "château" dans le hameau du Tronchon, entre Ecully et Dardilly. Ce fut pour nous un été très réussi, mais seulement à partir du 15 juillet car avant la fin de l'année scolaire, je descendais chaque matin en vélo jusqu'à Ecully et de là je prenais le tram jusqu'au lycée. Notre merveilleux Papa faisait à pied ce que je faisais en vélo sans jamais se plaindre. Je crois qu'à midi, lui et moi déjeunions chez oncle André. Roger et Marco ont manqué le lycée pendant ces trois mois. Jean allait beaucoup mieux. Nous avons bien profité de cette grande propriété où nous pêchions des grenouilles dans la pièce d'eau et même un jour, une énorme carpe, que nous avons mangée malgré son goût de vase (ce que l'on pêche ou chasse soi-même a toujours toutes les qualités). Papa nous avait permis de tirer les becs-figues et les pies grièches car la propriété était enclose de murs ; on avait le droit de chasser à tout âge et à toute époque. Mais on ne se nourrissait pas uniquement de grenouilles et de petits oiseaux, et je me demande comment se faisait le ravitaillement à part les produits de la ferme. Cette maison, appelée par les voisins le "Château", avait une pièce au rez-de-chaussée, fermée, volets clos, espèce de salle de billard tapissée sur tous les murs de toiles attribuées à Boucher. Un jour, la propriétaire, qui habitait une partie de la maison, nous a ouvert la salle mystérieuse : nous avons été impressionnés par la splendeur de ces peintures. Que sont-elles devenues depuis ?...

Champagne au Mont d'Or - 1906

En septembre, juste avant la rentrée des classes, nous avons emménagé dans cette grande maison de Champagne qui est maintenant un restaurant : le "Crillon". Nous avions beaucoup de place : au rez-de-chaussée surélevé : salle à manger, cuisine, salon jamais occupé et une autre pièce ; au premier : chambre de Papa et deux

.../...

chambres, une pour Jean et moi, l'autre pour Roger et Marco ; au deuxième : une grande salle de jeux et des chambres pour les domestiques. Un jardin tout autour de la maison, un tennis en mauvais état et un garage pour une voiture qui s'est révélé juste suffisant pour l'auto que Papa a achetée plus tard. Beaucoup d'arbres fruitiers et des haies nous séparaient des voisins : au sud, les Cambefort, au nord, une ferme et des champs, vraiment la campagne.

Pour aller au lycée Ampère à 8 h, il fallait prendre le tram à 7 h car celui de 7 h 30 arrivait cinq minutes trop tard. Nous avons fait ce trajet pendant un an mais c'était un peu dur l'hiver dans la nuit et le froid. Par contre, nous pouvions rentrer pour déjeuner et repartir à 1 h et le soir, on était à la maison vers 5 h : cela faisait beaucoup d'heures de tram. Au bout d'un an, c'est-à-dire 1907, Papa a pris une décision extraordinaire pour l'époque : acheter une automobile qui a été livrée en janvier 1908. Voiture Renault 14 - 20 CV, limousine c'est-à-dire une voiture fermée avec deux strapontins et le chauffeur dehors avec un toit et un pare-brise. Naturellement, il fallait un chauffeur ; Papa a choisi un certain Marius Vitipont qui est resté jusqu'à la mobilisation de 1914. Serviable et sérieux, célibataire, il logeait dans le village et prenait ses repas à la cuisine. Papa avait tenu à ce que l'auto s'arrête assez loin du lycée pour ne pas arriver devant tous les camarades, car nous étions à peine deux à trois familles à venir en auto ; quelques autres arrivaient en voiture à cheval. Papa avait raison mais, sur le moment, nous ne comprenions pas et nous aurions été très fiers d'épater les copains.

Notre cher Papa ne prenait jamais l'auto à 11 h car c'était trop tôt pour lui ; ni, naturellement, le matin à 7 h 1/2, ni à 16 h, il devait donc prendre le train de Ferrache à Vaise et ensuite le tramway. Cette voiture était destinée à transporter ses quatre garçons pour qu'ils ne se fatiguent pas trop mais lui, dont la santé n'était pas tellement solide, s'imposait le régime auquel il ne voulait pas nous soumettre. Le dimanche, pas d'auto par principe ; nous allions comme précédemment déjeuner au Bouquet, moitié en tram et moitié à pied. Fadet restait à la maison (d'où d'ailleurs nos bonnes ne sortaient pas souvent), les chiens n'ayant jamais eu droit aux trams. Il y avait au Bouquet une chienne vigilante et sévère, qui peu avant 1914 fut morte empoisonnée : Grand-Papa a alors fait installer un système d'alarme sur toutes les portes et fenêtres (il y en avait beaucoup). Malheureusement, sans doute à cause des vibrations causées par le passage des trains, la sirène a fonctionné une nuit : branle-bas de combat, revolver, fusil, pincettes et matraques... pour rien. Au bout de deux alarmes injustifiées, on a tout supprimé ; d'ailleurs, on n'a jamais été cambriolé.

A cette époque, habiter Champagne était tout de même un isolement en ce sens que nous vivions tous les quatre avec Papa sans jamais voir personne et surtout sans amis ou même copains, puisque le dimanche était réservé au Bouquet et que nous ne connaissions même pas nos voisins Cambefort. Papa ne cherchait pas de relations, il voyait quand il pouvait ses frères : oncle André, veuf et sans enfant et oncle Gaston qui, avec sa femme et ses trois filles, habitait St Genis Laval. De Champagne, c'était un voyage très long en tram ; on y allait seulement deux à trois fois par an.

.../...

Et les vacances ?

Au nouvel an, je crois que l'on ne bougeait pas ; à Pâques on allait s'installer 15 jours au Bouquet où nous nous amusions bien avec Odette et Milou : tennis, jeux dans le bois, croquet et pas mal de bêtises.

Mais les grandes vacances étaient merveilleuses. Grand-papa louait généralement, du 15 juillet à fin août, une grande maison ou une annexe d'hôtel à Chamonix, puis au Col des Montets, puis à St Cergues en Suisse. Bien que nous soyons trop petits pour faire de la grande montagne, c'était une période pleine d'intérêt et de joies.

Puis, un peu plus tard, la deuxième fille d'oncle Gaston, Odette, ayant eu le mal de Pott (maladie de la colonne vertébrale) a dû aller à Berck pendant deux ans (elle s'est d'ailleurs merveilleusement guérie). Oncle Gaston avait loué, pendant ces deux ans, une villa sur le bord de mer et Papa put louer pour juillet et août de ces deux ans la villa mitoyenne ; cela nous a donné deux étés de vacance à la mer. Voyage dont j'ai gardé le souvenir : train Lyon-Paris ; transbordement gare de Lyon-gare du Nord ; train jusqu'à une petite station près de Boulogne et petit train départemental ; arrivée au terminus : Berck. En sortant de la station, on se trouve tout d'un coup devant la mer. Comme Xénophon, si nous avions su le grec, nous aurions crié "Thalassa, Thalassa". En réalité, nous n'avions jamais vu la mer et c'était un choc émuant : une immense plage à perte de vue à droite et à gauche, une eau grise ou verte avec des rouleaux de vagues blanches d'écume, une grande marée et de nombreux bateaux de pêche qui rentraient à marée haute et restaient sur le sable à sec quand la mer se retirait. Papa avait un mois de congé, il restait avec nous tout le mois d'août ; il aimait la mer et la pêche et nous, naturellement, nous étions passionnés : pêche à la crevette abondante, ligne de fond posée à marée basse et relevée à la suivante : soles, limandes et quelque fois un congre. Et surtout les journées en bateau avec les pêcheurs du village : ils nous acceptaient volontiers car on leur achetait du poisson. C'était la pêche au maquereau et souvent au chalut. On revenait avec de pleines corbeilles. Les maquereaux sortent de l'eau d'une splendide couleur verte et au bout de quelques temps, ils virent au bleu-noir. Nous ne craignons pas le mal de mer et ces journées dans le vent froid et les embruns étaient certainement excellents pour nos santés ; Jean était redevenu aussi costaud que Roger et moi. Nous avons participé au concours de châteaux de sable et avons eu le troisième prix ; comme les parents ne nous avaient pas aidés, nous étions fiers. (Naturellement nous avons fait un chemin de fer de montagne ; papa était ravi.)

Puisque j'en suis aux vacances, nous sommes allés une fois près de Royan à St Palais dans une immense villa louée avec les Reinaud. Là aussi la mer était notre joie et notre passion. Seulement, comme on ramassait dans les rochers beaucoup de coquillages et d'huitres et que l'on en mangeait tous les jours, notre tante Claire Reinaud a attrapé la fièvre typhoïde. Elle s'en est d'ailleurs bien guérie mais par un ukase familial, les huitres ont été interdites à tout jamais et je crois n'en avoir jamais mangé jusqu'à l'âge de trente ans.

.../...

Il y eu aussi des vacances à Villars sur Olbon (Suisse), et pour la première fois de notre vie, dans un très bel hôtel, d'un luxe inconnu de nous et comme nous étions assez grands, nous avons fait de vraies courses de montagne : les Diablerets, le Muverang, avec nuit dans un refuge. Il y avait aussi des tennis ; Jean et moi avons participé au match de l'hôtel où Jean, plus fort que moi, a brillé mais finalement nous avons été battus.

Revenons aux périodes studieuses. Il fallait passer les bachots. D'abord moi qui était en avance d'un an. Jean, à cause de sa maladie, avait perdu un an et était de l'âge normal. J'étais un bon élève et même le Proviseur avait mis sur mon livret scolaire : "Excellent élève à tous égards", ce qui ne m'a pas empêché, aussi bien pour le premier bac que pour le second (Math Elem), de rater la mention "Bien" ce dont j'ai été vexé. Il est vrai qu'avec le bac Math Elem, j'ai passé aussi le bac Philo où j'ai eu juste la moyenne (ce n'était pas mérité car j'étais assez nul en Philo.)

Pour le premier bac, il fallait être à la Fac, quai C. Bernard à 8 h pile. Partis avec le chauffeur à 7 h 15, c'est-à-dire bien en avance, nous avons crevé à Vaise (c'était la première fois depuis que Papa avait acheté l'auto). Heureusement, il avait acheté quelques mois avant une roue "Stepney" que l'on pouvait attacher avec des boulons contre la roue, à plat, ce qui évitait de changer le chambre à air et de regonfler à la pompe. On gagnait ainsi 1/2 heure. Grâce à ce dispositif et en faisant du 60 à l'heure sur les quais (vitesse maxima de la voiture), je suis arrivé juste à temps mais cette traversée de la ville en "bolide" m'a beaucoup impressionné et ravi.

Quand j'ai passé le deuxième bac, il a été convenu que je ferais la préparation de l'X et comme la Taupe de Lyon, au lycée du Parc brillait par l'absence de succès, il fallu que Papa se décide à m'envoyer à Paris. Quelle chance, car si j'étais resté à Lyon vous n'auriez pas eu votre Maminet !

Paris - 1er octobre 1910

J'avais 16 ans et Papa n'avait pas envisagé que je sois interne dans un lycée (les deux meilleurs pour la préparation à l'X étaient St Louis et Louis le Grand). Je ne sais par quelles informations il a su que la famille Bonnet prenait des pensionnaires (étudiants ou étudiantes) car le traitement d'un Pasteur, avec cinq enfants, était bien insuffisant pour faire vivre une telle famille. Donc Papa qui allait souvent à Paris pour le PLM s'est entendu avec Mme Bonnet et le 29 septembre, il m'a conduit 58 rue Madame (église du Luxembourg). C'était une arrivée bien piteuse car depuis quelques jours, j'avais un gros furoncle au cou, avec un énorme pansement, la tête raide et l'air minable. Au premier diner, dans la famille, il y avait F. Elie Bonnet, pasteur, aimable et calme facilitant la conversation en interrogeant chacun sur ses activités de la journée et racontant volontiers les visites intéressantes qu'il avait faites ou reçues. Mme Bonnet parlait peu mais veillait à la bonne ordonnance du repas ; elle s'intéressait à moi, à mon installation, à mon furoncle.

.../...

Lucie : la soeur aînée qui avait 26 ans. Grande, très belle très loquace, elle était vraiment le chef du groupe des enfants, surtout de ses soeurs qu'elle menait un peu bambour battant. Instruite (brevet supérieur), elle suivait des cours de je ne sais quoi et donnait des leçons de français à des jeunes filles anglaises et américaines et leur faisait visiter Paris.

Eugène, professeur agrégé à Agen, ne venait que rarement.

Robert, gai et drôle, était élève de Taupe, préparant les Grandes Ecoles ; il devait être reçu à l'Ecole des Mines de Paris en juillet.

Reine : la plus grande, la moins jolie, d'un coeur d'or, toujours disponible pour rendre service, préparant le brevet supérieur qu'elle devait passer facilement.

Enfin la plus jeune, Emy (16 ans) : élève au lycée Fénélon pour préparer le brevet simple (on ne préparait pas le bac pour les jeunes filles, à cette époque). Elle ne m'a pas manifesté d'intérêt et de ce fait, pendant longtemps, je n'ai guère eu l'occasion de lui parler, mais je pouvais la regarder et elle était tellement jolie ! Ce n'est qu'en juin, quand elle a été reçue au brevet et que l'on a fêté son succès, qu'elle a eu l'air d'être un peu sensible à mes félicitations. Comme je n'avais jusque là pas eu l'occasion de rencontrer de jolies jeunes filles, j'étais ravi de voir chaque jour les deux soeurs Lucie et Emy.

Et mon installation : j'avais une chambre à l'étage supérieur, louée par les Bonnet à un vieil instituteur protestant, en retraite ; une fenêtre sur la cour, cour largement ouverte sur la rue Madame et en face de la cuisine des Bonnet. Cette cuisine était le domaine de la célèbre Sara. Elle était entrée chez les Bonnet très jeune, orpheline et sans famille ; elle y est restée jusqu'à sa mort après 1918. C'était une sainte femme. Travailleur comme une abeille, tutoyant bien entendu tous les enfants qu'elle avait vu naître, elle faisait une cuisine honorable et tirait partie de tous les restes pour faire de bons petits plats. Ma chambre était chauffée par une grille à boulets que Sara garnissait le matin et que j'allumais en rentrant du lycée. Pas d'eau courante bien sûr, mais broc et cuvette ; pour l'éclairage, une lampe à pétrole que Papa m'a remplacée par une lampe à gaz de pétrole avec manchon Auer qui était merveilleux et peu connu.

Je travaillais de 17 h jusqu'au diner que Sara m'annonçait par une clochette, en ouvrant sa fenêtre donnant sur manecour ; mais comme on dînait exactement à 19 h, je descendais généralement quelques minutes avant. Après le diner, je retravaillais jusqu'à 22 h, heure à laquelle on prenait le thé dans le salon, ce que j'appréciais beaucoup (pas le thé mais la présence des demoiselles). Je me couchais aussitôt après pour me lever vers 5 ou 6 h, ayant pris l'habitude à Lyon de travailler surtout le matin.

Au lycée, cela n'allait pas tellement bien. Le professeur de math, M. Riemann que nous appelions Jules, très savant mais dur, demanda au début de l'année quelques renseignements sur les antécé-

.../...

dents des camarades dont la moitié venait de province. J'étais un des rares à n'avoir eu en Math Elem qu'un accessit de math, la plupart ayant eu des premier ou second prix. Les interrogations étaient angoissantes car si on séchait sur une question de cours, on était mis dans les derniers rangs et très rarement interrogé. Chose horrible, les cours d'Allemand très importants avaient lieu deux fois par semaine à 13 h et bien souvent j'y somnolais ; j'avais beaucoup de peine à garder un oeil ouvert. Le professeur M. Schmidt avait une fille qui était élève à Fénelon dans la classe d'Emy et comme il avait entendu parler de moi par sa fille, il me repérait quand j'étais trop endormi. Finalement comme j'étais assez bon en allemand, il n'était pas méchant.

Cette première année de Math Sup (Hypotaupe) s'est passée sans trop de difficulté, j'étais dans la moyenne, sans plus et passais en Spéciale sans histoire.

Papa venait de temps en temps à Paris pour le FLM et il m'emmenait dîner dans un restaurant fameux : Foyot, en face du Sénat, ou au Buffet de la Gare de Lyon qui était aussi très bon. Vingt ans plus tard, Foyot avait disparu et le Buffet était lamentable.

Je ne venais à Lyon que pour les vacances de Noël, de Pâques et naturellement pour les grandes vacances. Nous allions quelquefois à Nîmes dans le Jardin Jalabert, propriété des Reinaud où l'on s'amusait beaucoup. On ne travaillait jamais pendant les vacances. Tous les voyages étaient naturellement gratuits et en première classe ; je n'ai jamais connu les secondes classes et encore moins les troisièmes.

C'est pendant cet été 1911 que je suis allé, pour la première fois, en Allemagne pour me perfectionner dans la langue. Oncle André avait l'adresse d'une dame qui avait été chez lui comme dame de compagnie après la mort de sa femme. Elle était mariée et tenait une pension de famille à Mölln in Lauenburg, entre Hambourg et Lübeck. On pouvait difficilement trouver plus loin de Lyon. Le voyage Paris-Hambourg par le rapide Nord Express était intéressant le jour. J'ai vu vaguement même puis la sinistre lande de Lüneburg plate et déserte. A Hambourg, changement de train : j'ai pris un billet pour Mölln, j'ai payé avec une pièce d'or de 20 F et l'employé, sans sourciller, m'a rendu la monnaie en Marks et en Pfennig. Le Mark valait 1 F 25, sans variation ni difficulté de change et bien sûr les passeports n'étaient pas encore inventés.

Le village était ravissant, au bord d'un lac splendide entouré de bois et où l'on canotait et pêchait tous les jours. J'avais rencontré deux garçons de mon âge et nous conversions, ce qui était excellent pour moi, car ils ne savaient pas un mot de français. La pension était honorable à mon avis, seul les repas ne me plaisaient guère car à table il n'y avait rien à boire c'est-à-dire pas de carafe d'eau ni de verres. Très gêné, j'avais l'autorisation de me lever pour boire un peu d'eau d'une carafe située dans un coin de la pièce et que personne n'utilisait. Il faut dire qu'en dehors des repas, on buvait une affreuse lavasse dénommée café ou thé. Le vin et la bière étaient inconnus, ce qui ne me gênait pas car à la maison on ne buvait que de l'eau. Je suis rentré en France ayant fait de

.../...

bons progrès en allemand et ayant visiter Lübeck, ville très belle et Hambourg dont le port était déjà impressionnant.

Au début d'Octobre, reprise du travail à Louis le Grand. C'était cette fois la Taupe, avec des professeurs remarquables. Il y avait dans la classe les bizuths dont j'étais, les carrés et les cubes ; on était rarement reçu en bizuth. Après une année studieuse mais dure, je n'ai pas été reçu, ni admissible : j'étais un peu vexé mais n'avais pas eu beaucoup d'espoir.

Un événement important cette année : le 29 mai 1912 : mariage de Lucie à Neuchâtel. Pourquoi ai-je été invité à cette nocce ? Probablement parce que Lucie m'aimait bien après presque deux ans de séjour dans sa famille. En tous cas, la jolie Emy, pendant ces deux jours de fête à Neuchâtel, a continué à ne pas s'intéresser à moi, étant sous le charme de son cousin Jacques Clerc, le frère de Betty, beau garçon, musicien, boute en train et sous le charme de sa jolie cousine. La soirée, la veille, avait lieu chez l'oncle H. Clerc dans leur très belle et ancienne maison. On avait demandé à ceux qui le pouvaient, de faire des morceaux d'une saynète où naturellement on charriait les mariés. Robert et moi avions fait un petit morceau parlé, pas méchant mais qui a bien fait rire ; il y avait des chansons, des chœurs ; le tout était très réussi. Le lendemain, grand mariage au Temple de la Collégiale. Eugène et Robert ont joué chacun au violon et au violoncelle, accompagnés par l'orgue. J'ai encore le souvenir de cette merveilleuse sonorité du violoncelle dans cette grande cathédrale. On a terminé par un long déjeuner dans la propriété des grands parents Mayor, qui était au bord du lac (maintenant, elle en est au moins à un kilomètre car on a terriblement remblayé le lac dans cette zone, autrefois si jolie). De retour à Paris, le lendemain matin, j'ai été interrogé par le professeur qui me trouvait tout endormi ; il m'a dit : "Quand on prépare l'Ecole Polytechnique, il faut savoir s'abstenir de ces fêtes."

Octobre 1912 : cette fois c'est sérieux car il ne s'agit pas de ne pas réussir le concours de l'X. Mais cela va mieux et je passe une bonne année à tel point que j'ai eu un des prix d'Excellence. Je n'insiste pas sur le concours qui s'est passé sans trop de difficultés avec des notes assez bonnes. Finalement je suis 76e sur 270 reçus. J'étais bien content et Papa au moins autant.

Pendant cette année 1912-1913, j'ai mené une vie assez mondaine étant souvent invité dans des matinées ou des soirées dansantes et même dans des bals. C'est la famille Charpy que nous avons connue à Dijon qui me faisait inviter et qui me recevait très souvent à dîner et je suis devenu, avec quelques autres garçons, un des membres de l'"écurie Charpy". Mais c'est surtout une fois à l'X que je suis devenu un habitué de ces petits et grands bals : au bal de l'X même, nous avons fait, avec ma cavalière, un numéro d'une danse nouvelle, très applaudi.

L'Ecole Polytechnique : 1913 - 1914

Après les vacances d'été 1913 où j'ai passé un mois à Heidelberg, chez un pasteur, et où j'ai encore mieux appris l'allemand, je suis entré à l'X le 1er octobre. Comme les bâtiments de l'école étaient pleins, parce qu'il y avait trois promotions, on nous a logés rue Lhomond, à cinq minutes de l'X. C'était l'ancienne Ecole Catholique des Postes d'où les Jésuites venaient d'être obligés de partir. Nous avons vécu une année scolaire dans ces vieux mais immenses bâtiments où l'on était pas mal et où l'on découvrait des greniers et des sous-sols mystérieux que l'Administration Militaire ne connaissait pas encore. D'où des possibilités de chahuts, de réunions clandestines qui se terminaient parfois par des jours de consigne (j'ai eu la chance de n'être pincé qu'une fois). A la fin de l'année scolaire, j'ai été classé 32e ce qui était un bon progrès par rapport à mon rang d'entrée (76e). On ne travaillait pas d'arrache pied sauf au moment des examens en février et en juin. La vie en casernement et en salle d'études était sympathique et gaie.

Comme nous étions à l'école dans le régime militaire, il y avait pas mal d'instruction d'artillerie, d'équitation, d'escrime et de gymnastique. Dans l'ambiance du début de 1914, nous étions tous très passionnés par les événements, sans d'ailleurs croire à une guerre imminente, mais très désireux de devenir de bons officiers d'artillerie. Et pourtant, la première moitié de la Promotion avait comme but de sortir dans la Botte, c'est-à-dire dans les cinquante premiers pour devenir Ingénieur du Corps des Mines, des Ponts et Chaussées, du Génie Maritime, des Poudres, des Tabacs ou des PTT. Mais comme nous avions une deuxième année à faire et entre temps deux mois de service militaire dans un régiment d'artillerie comme simple soldat, nous pensions surtout à cette prochaine période militaire. Il faut dire que l'instruction à l'X était bien faite et nous avons été enthousiasmés par des exercices de batterie à cheval à Fontainebleau et par la grande revue de printemps au champ de manoeuvre de Vincennes devant le Roi et la Reine d'Angleterre et le Président de la République : Poincaré. Comme dans cette revue il fallait rester longtemps en rangs et au garde à vous en plein soleil, on voyait de temps en temps un type s'écrouler évanoui que l'on emportait à l'Infirmerie et ceci autant chez les St Cyriens que chez nous. Le retour dans les rues de Paris, avec la musique du 1er Génie, nous a permis de défiler très fiers devant les habitants du quartier de la montagne Ste Geneviève que nous connaissions bien.

Pendant cette année, nous pouvions sortir le mercredi après-midi de 14 h à 22 h et les samedis après-midi et dimanches. Ceux qui avaient leur famille à Paris y couchaient le samedi soir. Les autres pouvaient aller au Bal ou au théâtre le dimanche soir avec rentrée à minuit et demi.

En fait les parents Bonnet m'avaient invité une fois, pour toute à tous les repas où j'étais libre et j'en ai bien profité. Le dimanche matin, j'allais au Temple. Je me suis trouvé petit à petit de plus en plus en famille. Lucie mariée, Eugène à Agen, Robert sous lieutenant d'artillerie à Laon ; il restait Reine et Emy et je crois que nous devenions elles et moi un peu amis. Pour-

.../...

tant, je sortais beaucoup et était invité à déjeuner ou à dîner chez les Charpy, chez mon oncle Henri Schulz qui avait une auto, chez des cousins Robert de la famille d'oncle Gaston qui avaient également une auto. Et Reine et Emy me taquinaient gentiment sur mes "mondanités".

La guerre de 1914

Il était prévu qu'après la première année d'X, nous devions faire une période militaire de deux mois dans un régiment, comme simple soldat. J'avais demandé le 6ème Régiment d'Artillerie à Valence parce que c'était près de Lyon et que mon oncle Georges Chatel, le mari de tante Emma, était capitaine dans ce régiment. Dès l'arrivée le 31 juillet, mes camarades et moi (nous étions 12) avons été habillés en simple canonnier et pour donner l'exemple, sur les instructions de mon oncle, je suis allé le 1er août chez le coiffeur qui m'a tondus ras. La mode n'était pas aux cheveux longs mais quand même, on avait soit la raie, soit les cheveux en arrière ou en brosse et mon crane rasé faisait rigoler tous les camarades qui devaient y passer le lendemain. Mais le lendemain c'était la mobilisation.

En quelques heures, le quartier du 6ème Régiment d'Artillerie, comme toutes les casernes de France, est devenu une fourmilière : le plan de mobilisation était parfaitement préparé et sans aucune pagaille. Tout s'est passé très vite et très bien. Armée des réservistes chaque jour suivant leur fascicule de mobilisation ; arrivée des chevaux, habillement, harnachement des chevaux, etc... C'était forcément très compliqué mais chacun savait ce qu'il avait à faire. Nous, les douze X de ma promo, aidions de notre mieux. Nous couchions dans une chambrée des vieux bâtiments de cette caserne et nous avons souffert des punaises qui vivaient dans les boiseries, dans les plafonds et naturellement dans les lits ; le DDT n'était pas encore inventé. Nous nous soupoudrions le soir de poudre de pyrèthre. Malgré cela, j'étais couvert de boutons et bien empoisonné. Et brusquement, le 6 août, un décret nous a nommés Sous-Lieutenant pour la durée de la guerre. Nous avons repris notre uniforme d'X où y avait été cousu notre galon ainsi que sur notre képi et ... plus de chambrée, plus de punaises. J'ai été logé chez ma tante Emma et nous mangions dans un restaurant de la ville transformé en mess des officiers. Vers le 10 août, le Régiment est parti pour la guerre ; beaucoup d'émotion dans les familles et beaucoup de bruit et d'enthousiasme dans le public qui criait "A Berlin". Et nous, les X, sommes restés dans le quartier aux 3/4 vide avec les soldats inaptes, les vieux territoriaux et les jeunes qui arrivaient. Nous avons été chargés de l'instruction des arrivants et cela nous a obligés à nous instruire nous-mêmes. Les nouvelles de la guerre, par les "communiqués officiels" étaient mauvaises bien qu'édulcorées ; mais un jour le communiqué triomphant de Joffre a annoncé la victoire de la Marne (6 au 10 sept.)

Au début d'octobre, on nous a annoncé que nous étions envoyés dans diverses garnisons pour, de là, être envoyés au front. Moi-même et un de mes camarades étions affectés au 9ème Régiment d'Artillerie à Castres. Cette ville lointaine n'avait pas bonne réputation pour ceux qui devaient y rester ; mais à nous, cela était

.../...

bien égal et pour moi c'était une ville où la famille Bonnet avait résidé. Mon futur beau-père y avait été pasteur vers 1900-1905. En fait, c'est une ville très jolie et très appréciée par les cavaliers qui avaient des terrains magnifiques pour faire du cheval.

Et au milieu de novembre, départ pour le front.

Il faut essayer de se rendre compte de ce que représentait pour Papa ce premier fils qui partait, cette fois, vraiment pour la guerre. Il avait vécu, depuis la mort de notre Maman, uniquement pour ses quatre fils et avait mené cette vie austère, toute entière, pour être auprès de nous, pour nous guider, nous instruire et faire, par son exemple et son affection, notre éducation. Nous l'admirions pour tout ce qu'il faisait, pour tout ce qu'il nous disait et nous étions fiers de lui. Nous nous étions rendu compte qu'avec son calme, il avait une grande autorité, bien sûr sur nous quatre, mais aussi sur les membres de la famille et sur le personnel du FLM qui le respectait et l'admirait. Il devait forcément voyager sur le réseau de la Région, mais faisait son possible pour rentrer le soir ou exceptionnellement le lendemain. Dans ce cas, comme j'étais le chef de famille, je n'aimais pas du tout cette responsabilité pourtant bien minime, car notre cuisinière Marie, qui était chez nous depuis la naissance de Roger, tenait le ménage parfaitement et notre Moïselle était toujours là, sans grande autorité sur nous, il faut bien le dire, mais c'était quand même une présence. Comme Papa était très préoccupé de nos santé, surtout celle de Jean, il avait acheté cette auto qui ne servait que pour le lycée et lui-même faisait au moins la moitié des trajets en tram. Je me suis rendu compte bien tard de ce que représentait pour lui, dont la santé n'était pas bien solide, que ces voyages en train, de Perrache à Vaise puis en tramway de Vaise à Champagne. Quand nous sommes partis les uns après les autres pour la guerre, il a vécu auprès de nous par ses lettres quotidiennes et par nos réponses (je lui ai écrit presque chaque jour quand j'étais à Paris, puis au front et il écrivait à chacun de nous également chaque jour). Sa santé étant devenue plus mauvaise à la fin de la guerre, il a pris sa retraite un peu anticipée en 1918, c'est-à-dire à 47 ou 50 ans (l'âge normal pour le chemin de fer était 60 ans.)

Jusqu'à la fin de sa vie, en 1936, il est resté auprès de ses fils par la pensée et par notre présence quand c'était possible ; nous pouvons dire qu'il a été heureux de nos réussites, de nos joies et de nos bonheurs.

En mars ou avril 1915, comme j'étais au front, Jean mobilisé dans le service auxiliaire, Roger à Fontainebleau comme élève officier, il ne restait avec lui que Marco. L'auto ayant été vendue, car le chauffeur était aux armées, les transports étaient très réduits et papa a décidé de déménager. Il a trouvé facilement un appartement, 8 quai des Brotteaux (devenu plus tard quai Sarraill) où il a vécu jusqu'à son décès.

L'anecdote de mon arrivée en permission, en novembre 1915, est bien connue de mes enfants : je suis arrivé un matin à 8 h après un voyage où j'ai emprunté le cheval, la carriole du vague-mestre, un camion puis le train de Chalons à Paris et une nuit couché dans le couloir de Paris à Lyon. J'avais une capote assez boueuse, mon casque, une

barbe et le concierge qui ne me connaissait pas m'a fait monter par l'escalier de service. Je suis arrivé dans la cuisine où notre Marie m'a accueilli avec émotion. Notre Papa a bien supporté le choc : personne ne m'attendait, ma permission ayant été avancée d'un mois parce que je venais d'avoir la Croix de guerre. Il m'a accompagné dans mes courses et visites dans Lyon et je pense que les six ou sept jours de permission ont été pour lui une joie exceptionnelle.

Plus tard, il a eu les joies de mes fiançailles, de mon mariage, de la naissance de Lilette puis de René qui est né chez lui, puis des mariages de mes frères et des naissances de ses petits enfants. Mais la fin de sa vie a été bien pénible à cause de ses cram- pes très douloureuses qu'aucun médicament ne soulageait.

Il a été pour nous tous un exemple et nous avons eu la chance de ne lui procurer que des joies jusqu'à la fin, en tâchant de nous montrer digne de son exemple.

L'arrivée au Front :

Je suis donc parti en novembre 1914 de Castres pour Dunquerque : un de mes camarades et moi étions chargés de convoier un train de 20 chevaux pour l'armée du Nord. Avec nous, cinq sous-officiers et une trentaine d'hommes qui étaient tous des vieux (de 40 à 45 ans). Expédition homérique qui a duré huit jours et à l'arrivée, il ne restait que 200 chevaux, les vingt manquants étant morts en route ou s'étaient échappés dans certains transbordements. A l'arrivée, le commandant du Parc d'Artillerie m'a dit que ce n'était pas mal comme résultat, alors que nous n'étions pas fiers. Immédiatement, on nous a affectés, mon camarade Lellouche et moi, à un groupe d'artillerie du 9ème Régiment (un groupe comprend trois batteries de quatre canons de 75 avec les caissons et les avant-trains correspondants ; dans une batterie, il y a une centaine d'hommes, quinze sous-officiers, un adjudant, un lieutenant et un capitaine commandant la batterie). J'étais le sous-lieutenant adjoint au lieutenant, j'avais vingt ans et j'étais le plus jeune de toute la batterie. Après quelques semaines de mise au courant, je me suis rendu compte que cette batterie était une admirable famille où tous se connaissaient, où l'obéissance était facile et presque amicale et était d'autant plus complète que les officiers montraient, par leur technicité et leur courage, qu'ils méritaient d'être obéis.

Je ne vous raconterai pas la guerre qui a commencé pour nous en Belgique devant Ypres, puis la Champagne panilleuse, la grande offensive du 29 septembre 1915, la dure attaque de la butte de Lahures où mon capitaine Monsarrat a été tué ainsi qu'un sous-officier et où moi-même et plusieurs autres ont bien failli l'être par un obus de 110 qui est tombé à quelques mètres de nous et n'a pas éclaté. Le capitaine Monsarrat a été remplacé par le capitaine Menjaud qui était instructeur à l'X et que j'ai retrouvé avec joie (il a été pour moi, ainsi que plus tard, le Colonel Schneider, un chef remarquable, attachant, très humain et d'un courage tranquille.)

Par hasard, nous n'avons pas été à Verdun, notre régiment

.../...

CITATIONS

Pierre LOMBARD

8 novembre 1915

Tout jeune officier d'un sang froid et d'une bravoure souvent mis à l'épreuve. Le 30 octobre 1915, a, sans hésité, remplacé son capitaine au poste où celui-ci venait d'être tué, a repris immédiatement le commandement du feu de sa batterie, donnant, par son attitude, l'exemple de calme et de la bonne tenue.

Ordre n° 116 du 16^e corps du 8 novembre 1915

Signé : Crossetti

Citation à l'ordre du Régiment de Pierre LOMBARD

Lombard : sous lieutenant, 7^{ème} batterie officier de la plus grande valeur ; observateur aux tranchées de 1^{ère} ligne, le 15 avril, est parvenu malgré un bombardement intense à envoyer à sa batterie les renseignements nécessaires. Est retourné, le 26 avril, dans les tranchées conquises à peine organisées, soumises à un violent bombardement pour y vérifier le barrage de sa batterie. Déjà cité à l'ordre du Corps d'armée à la suite des attaques des 10 et 31 octobre 1915.

le 18 mai 1916

Le lieutenant colonel commandant le 9^{ème} régiment d'artillerie

Signé : Crébassol

Citation à l'ordre de la division

Jeune officier d'un grand calme et d'une belle énergie. Le 6 avril 1918, sur une position dépourvue d'abris et violemment bombardée, a su obtenir d'un personnel très jeune un rendement excellent pendant toute la journée.

Signé : le général commandant la 161 D.I.

Général de Laguiche

Lieutenant Lombard Pierre, 267^{ème} régiment d'artillerie

Citation à l'ordre du Corps d'Armée (2^{ème} C.A.)

Commandant de batterie animé du plus pur esprit de sacrifice et d'une bravoure hors de pair. Pourtant l'offensive ennemie du 15 juillet 1918, payant d'exemple au milieu de ses pièces, a fourni un magnifique effort, malgré le port du masque pendant 10 h, et les bombardements très violents de gros calibres subis par sa batterie.

(Août 1918)

ayant été au dernier moment envoyé dans la Somme pour appuyer leur armée anglaise qui manquait un peu d'artillerie mais qui manquait surtout d'artilleurs expérimentés. C'est avec ces anglais que nous avons participé à la longue bataille de la Somme qui ne fut qu'un demi succès mais qui eut l'avantage d'attirer dans ce secteur des troupes allemandes qui attaquaient Verdun. Après quoi, on nous a envoyés dans un secteur calme : Gérardmer. On m'a alors changé d'affectation en me nommant adjoint au colonel Schneider, commandant l'artillerie de la 161 division. C'était en 1917 et mon frère Roger qui sortait de l'école de Fontainebleau et était sous-lieutenant, avait pu se faire affecter à cette 161 division comme officier d'une batterie dans les Vosges, dans la neige et le grand froid pendant l'hiver.

C'est de Gérardmer que j'ai correspondu avec Emy Bonnet que j'avais naturellement vue à Paris à chacun de nos passages en permission et à qui j'avais écrit de temps en temps. Mais après cette correspondance, devenue de plus en plus ardue, je lui ai écrit le 5 mai 1917 pour lui demander d'être ma femme quand les circonstances le permettraient et elle m'a répondu, le 9 mai, qu'elle était d'accord. Ce jour là a commencé une vie merveilleuse dont vous avez connu bien des années.

La guerre était loin d'être finie et les permissions rares et courtes, allongées de deux jours chaque fois que j'avais une citation : j'en ai eu quatre (deux au corps d'armée, une à la division, une au régiment) pour des événements plus ou moins spectaculaires mais qui compensaient, en fait, des coups durs, pas toujours connus de nos chefs.

(annexe : citations)

Je vous parlerai plus loin de notre mariage le 29 mai 1918. Pendant cette période, de mai 17 à mai 18, il y eut encore de sérieux combats ; en particulier, au mois de mars 18, le 21 mars, où les allemands tentèrent une formidable offensive sur l'armée anglaise ; comme nous étions à côté des anglais et que ceux-ci avaient pas mal reculé, nous avons dû, après une journée assez angoissante, décrocher la nuit, dans la pluie, la boue et le brouillard sans perdre un canon. Je me souviens que je suis resté presque trente-six heures sans dormir mais heureusement le ravitaillement n'a pas manqué. Ce matin du 21, il pleuvait tristement et sur les ordres reçus du Commandant qui était loin en arrière, nous avons commencé à tirer devant nous dans les bois. Vers dix heures, on nous fait savoir que les anglais qui étaient sur notre gauche étaient partis, sans doute sans prévenir de leur retraite. Donc ordre de tirer sur la gauche, puis dans l'après-midi nous avons dû tirer derrière nous : ce n'était pas rassurant. Nous n'avions eu qu'un blessé, un sous-officier que j'aimais bien mais qu'on a pu évacuer car il restait un passage libre sur notre droite. Et heureusement, à la tombée de la nuit, la pluie ayant augmenté, nous avons pu filer par le passage encore libre en emportant tout notre matériel, à pied dans la boue, car il y avait juste assez de chevaux pour emmener les canons et les caissons. En arrivant vers quatre heures du matin, dans un endroit plus calme en arrière, après avoir couché tous nos hommes, j'ai trouvé une cagna avec de la paille et me suis endormi ; mais au bout d'un moment, j'étouffait et me suis aperçu que quelqu'un, aussi fatigué que moi,

.../...

s'était couché et endormi sur moi : il était lourd et gros. Nous avons bien ri après nous être réveillés et présentés. C'était un capitaine lyonnais que j'ai revu longtemps après dans la soierie. J'étais commandant de la 42e batterie, remplaçant un capitaine nommé ailleurs. Vers le début de mai, on nous a expédiés au Chemin des Dames, dont la triste célébrité de 1918 s'est de nouveau manifestée en 1940.

C'est de là que je suis parti le 26 mai pour ma permission de mariage et pendant que je prenais mon train, les allemands ont déclenché une attaque surprise, d'une grande violence qui a souculé une partie de nos lignes et provoqué une grande inquiétude des tats Majors alliés. Ma batterie a eu la chance de pouvoir se replier sans trop de casse et moi-même n'ai à peu près rien eu et cela valait mieux.

Mais après ma permission de huit jours, c'était le retour au front en abandonnant ma petite femme chérie dans la gare de Dijon (elle retournait à Lyon pour quelque temps) ; je n'étais pas fier.

La guerre s'est terminée pour moi vers le 20 juillet après les journées fantastiques des 13 et 14 juillet où, en Champagne, nous avons eu à arrêter la dernière grande attaque allemande sous un bombardement intense mais qui nous a manqué car nous avions changé de position la veille et les tirs qui devaient nous détruire ont écrasé notre ancienne position où il n'y avait plus personne. Nous avons tiré toute la nuit ; j'ai été aspergé par un obus, peut-être toxique, mais je me suis trempé dans une cuve de carbonate de soude. Nos canons étaient si chauds qu'ils étaient rouge sombre ; dans l'obscurité, nous avons, sous-officiers et officiers, manœuvré comme les servants des pièces et j'avais un doigt brûlé par la culasse du canon que je servais. Le lendemain matin, nous avons trouvé au milieu des caisses de munitions vides, une chatte qui avait mis au monde ses petits dans ce vacarme infernal, dans cette atmosphère de gaz plus ou moins toxiques qui nous obligeait à porter nos masques.

Mais le 15 juillet l'offensive française du général Mangin a été la riposte et cette fois les allemands ont dû reculer très vite et ce fut une première victoire. Trois ou quatre jours après, le Colonel Schneider me fait appeler dans son P.C., c'est-à-dire dans une petite baraque un peu en arrière et me dit : "On vient de demander un instructeur d'artillerie pour l'Ecole de Fontainebleau et on a désigné Roger Lombard. Or votre frère a fait six mois de Aleau avant de venir au front; il a connu, de la guerre, beaucoup moins de périodes dures que vous et..., il n'est pas marié. Alors j'ai changé le prénom et je vous ai désigné à sa place." Tout ceci dit très simplement et affectueusement par ce grand chef qui, je le sais, m'aimait bien et savait prendre des décisions comme celle-là. Il devait être quand même assez ému car il m'a embrassé.

Et je suis parti pour Paris où j'ai retrouvé ma chérie que j'avais pu prévenir quelques heures à l'avance. C'était la fin de la séparation et le commencement d'une vie enfin normale. Je devais rejoindre Fontainebleau, le 1er août, cela nous donnait huit jours de vacances que nous avons passés avec quel bonheur à Lyon, au Bouquet.

.../...

J'avais eu le droit d'emmener avec moi mon ordonnance, le célèbre Campmas qui m'avait servi pendant toutes les années de guerre et qui n'en revenait pas de voir Paris, de ne plus être au front (car il était assez froussard) de prendre le métro et de découvrir un ascenseur. Nous l'avons gardé avec nous à Fontainebleau jusqu'à sa démobilisation et ma rentrée à l'X en janvier 1919.

J'ajoute que dès la fin juillet, les armées alliées ont avancé continuellement sur tous les fronts et la victoire devenait proche mais il y eut quand même des coups durs et le lieutenant qui avait pris le commandement de ma batterie à mon départ a été tué.

Fontainebleau : 1er août 1918 - 1er janvier 1919

Au premier août, nous avons rejoint Fontainebleau où nous sommes restés jusqu'à la fin de l'année. Notre vie de jeune ménage a été pleine de joies, de petits événements : aménagement dans de petits appartements de plus en plus petits par raison d'économie, restaurants de prix également décroissants et de qualité correspondante, fins de mois difficiles ; une fois, pour payer un bon déjeuner à la chère amie Louzou, fiancée à un as de l'aviation, nous, ou plutôt sa femme, a dû emprunter 50 F au brave Campmas qui était certainement bien plus riche que nous. Je gagnais 310 f par mois et c'était encore presque des francs or.

Puis l'armistice du 11 novembre et les préparatifs de chacun de mes camarades pour une nouvelle affectation : la mienne était toute trouvée puisque l'X rouvrirait ses portes en janvier 1919.

Je ne vous ai pas parlé de notre mariage, le 29 mai 1918, à Lyon. Cela s'est passé au Bouquet où grand-papa Schulz avait organisé une merveilleuse fête de famille. La cérémonie au Temple était bien émouvante car on était encore en pleine guerre et tout le monde savait que je devais repartir au front dans huit jours. Le service était présidé par grand-papa Schulz et par mon beau-père Elie Bonnet et je me souviens que son texte était : "Allez en paix, votre voyage sera sous le regard favorable de l'Eternel". Et ce fut bien ce qui nous fut donné par la suite. Au Bouquet, par très beau temps, une grande réunion de famille avec beaucoup de photos dont la plupart sont conservées dans un de mes albums, notre voyage de nocce bien court s'est passé à Dijon (Hôtel de la cloche) ; quelques jours bien heureux et la séparation à la gare, bien cruelle.

1919 - Les années heureuses

Deuxième année d'X écourtée parce que nous ne perdions pas trop de temps après quatre ans d'interruption de nos études. Tous les élèves étaient des officiers, l'X était un excellent hôtel pour ceux qui n'étaient pas mariés. Le travail était intense car la plupart d'entre nous ne désirait pas rester militaire ; il s'agissait d'avoir un bon rang aux examens de sortie pour être bottier c'est-à-dire ingénieur des Mines, des Ponts et Chaussées, du Génie Maritime, des Poudres, des PTT, des Tabacs ou de l'Hydrographie. En 1914, nous étions 270 et en 1919, nous n'étions plus que 200. J'étais 32ème en 1914 et ayant fait un gros effort, je me suis maintenu et suis sorti 34ème. Si j'avais été 33ème, j'aurais pu être ingénieur des Ponts, et 34ème, je n'avais que le Génie Maritime. Je dois dire que je n'ai jamais eu à le regretter.

Donc aussitôt après la fin des examens de sortie de l'X, je suis entré à l'Ecole du Génie Maritime qui était rue Cotave Gréard, près de la Tour Eiffel. Nous habitions bien entendu dans l'appartement Bonnet, rue Madame, et j'allais à l'Ecole en bicyclette avec quelques camarades dont Poincaré (le fils du grand mathématicien Henri Poincaré) En février 1920, naissance de Lillette, dans cet appartement car à cette époque on n'allait pas dans les cliniques et le docteur venait chez ses clientes : nous avions en plus une merveilleuse garde qui est restée assez longtemps chez nous et est revenue ensuite à Lyon pour la naissance de René, en janvier 1921.

À l'Ecole du Génie Maritime, le travail était moins intense et sans trop d'efforts (les autres en ayant fait sans doute encore moins), j'ai été classé en tête de ma promotion et j'ai pu choisir d'être affecté à Toulon qui était le poste le plus demandé. Comme entre temps mon beau-père avait quitté le poste de Pasteur du Luxembourg, mes beaux-parents avaient déménagé dans un petit appartement neuf, passage des Favorits, dans le 10ème arrondissement. Dès ma sortie de l'Ecole du Génie Maritime, nous sommes allés habiter Lyon, chez Papa, quai Sarrail.

J'ai rejoint Toulon, fin décembre, seul, et après bien des péripéties, ai trouvé à louer une villa au Mourillon que j'ai meublé de mon mieux avec des meubles Lombard et Bonnet et des achats modestes sur place. Et dès que René a été transportable (probablement en février 1921) ma petite famille m'a rejoint. Notre villa était bien agréable avec un petit jardin en contrebas et un énorme palmier. Nous avions une petite bonne, Corse, pas très instruite mais pleine de bonne volonté ; lorsqu'il n'y avait pas d'eau dans le quartier, elle venait me chercher dans le jardin en se disant : "Monsieur, allez vous" pour sortir la lessiveuse que le camion d'eau venait remplir tous les jours. Elle était quand même capable de garder les petits entre 17 et 19 h, quand nous étions invités à des visites chez les camarades ou chez les Chefs, ce qui avait lieu une ou deux fois par semaine. Et naturellement, nous recevions aussi, ce qui exigeait, pour Ray, une longue et sérieuse préparation. La plupart de mes collègues avaient un ou deux enfants et on se rendait service pour quelques garderies mais malgré tout, on ne pouvait pas s'absenter les dimanches de sorte que nous n'avons connu de Toulon que la ville, le Mourillon et le bord de mer. À cette époque, il était considéré comme malsain de passer l'été sur la Côte et toutes les familles partaient en juillet et août

et nous avons fait de même. En plein été, la côte d'Azur était presque vide .

Au point de vue de mon métier, j'étais chargé des réparations des vedettes et des torpilleurs ce qui m'amenait à sortir en mer pour les essais mais pour une journée seulement. J'ai connu quelques coups de mistral d'on le bateau, fraîchement réparé, revenait avec des avaries dues aux coups de mer de cette Méditerranée qui devenait furieuse en quelques instants.

Le seul voyage de marine a été celui de Monaco pour assister à la grande semaine des courses de canots automobiles : c'était pour moi un événement de vivre quelques jours dans cette ville de luxe, le soir au casino ou au théâtre, la journée sur ces canots rapides pour l'époque (60 km à l'heure) et une invitation à déjeuner sur le yacht du Prince, lequel était absent et faisait recevoir par le commandant du bord. Un jour l'Amiral, commandant major de la Marine, a organisé une "prise d'armes" pour remettre des décorations ; or, j'avais été nommé Chevalier de la Légion d'honneur quand j'étais encore à l'Ecole du Génie Maritime mais on ne m'avait pas décoré officiellement et comme j'avais la Croix de guerre, avec quatre étoiles, ce qui était très rare dans la marine, je faisais un certain effet avec mes décorations et Lillette, quand je la prenais dans mes bras, aimait bien les tripoter.

A Toulon, nous avons eu beaucoup d'amis : je ne vais citer que ceux que vous avez connus : les Dessus et les Broussignac ;

Gaby Dessus, plus jeune que moi et n'ayant de ce fait pas été mobilisé, avait passé par l'X en 1917-18 et était arrivé à Toulon à peu près en même temps que nous. Sa femme était délicate de santé, bien charmante ; elle venait souvent chez nous et aidait Emy à s'occuper des enfants. Elle est devenue tuberculeuse et s'est éteinte après plusieurs séjours de demi-montagne sans efficacité. Gaby, ayant été nommé à Paris, a fait la connaissance de mon frère Jean et c'est par la suite qu'il a épousé Colette, la sœur de Russy qui était veuve d'un officier de marine.

Broussignac n'était pas Génie Maritime mais un vrai officier de marine. Sa femme a été tout de suite pour Emy une amie charmante ; comme elle n'avait pas d'enfants, elle s'est prise d'une grande affection pour Lillette et pour René qu'on appelait le petit Canou.

Nous avons eu quelques cérémonies maritimes assez sensationnelles. Une escadre anglaise est venue en visite à Toulon avec le fameux croiseur de bataille Hood, le plus grand navire de guerre du monde à l'époque et toute une escorte de croiseurs et de torpilleurs. Naturellement grande réception, bal à bord du Hood avec tout l'apparat que les marins de cette époque savaient déployer. Bien entendu, les femmes étaient invitées et la jolie madame Lombard a été très admirée. A un autre moment, une fête nautique avec en clôture une série de grandes chaloupes défilait le long des quais du Port, illuminées et décorées de fleurs et la plus belle était la galère de Cléopâtre avec la Reine d'Egypte : votre sœur et sa suivante la petite madame Dessus : elles étaient très belles avec leurs chales pailletés d'argent qui jetaient des feux sous les projecteurs des navires ancrés dans le Port. C'est Broussignac qui commandait la "galère" et il était

magifique -

.../...

Et un jour en décembre 1921, le ministre a demandé à la direction des constructions navales de désigner un ingénieur pour l'arsenal de Bizerte. Or, cet arsenal avait une réputation médiocre, étant loin de la ville de Bizerte et encore plus loin de Tunis ; personne n'avait envie d'y aller. Or étant donné mon ancienneté dans le grade (ingénieur à trois galons) j'étais le dernier à être désigné, mais les trois camarades qui devaient être désignés avant moi se sont défilés pour des raisons médicales plus ou moins valables et c'est moi qui ai été désigné. C'était tout de même un événement important que de partir si loin dans l'inconnu avec deux enfants qui n'avaient pas encore un ou deux ans. Et cela nous causait, à Emy et moi, pas mal de soucis. Or non seulement nous n'avons rien regretté mais nous avons vécu là-bas une période très heureuse et nous avons ramené un petit Francis.

La Tunisie - 1922-1924

Nous sommes donc partis, de Marseille, le 16 février 1922 c'est-à-dire que Lilette a eu deux ans en mer. Le bateau s'appelait le "Duc d'Aumale" mais malgré son beau nom c'était un assez vieux rafiot plutôt inconfortable et qui mettait 36 h pour aller à Bizerte. Nous avons eu un temps médiocre et Emy et même moi avons été un peu malades, dans notre cabine trop chaude et pas aérée, à force de soigner les deux petits qui eux n'avaient pas encore ni le pied, ni l'estomac marins. L'arrivée n'a pas été encourageante car en février il pleut souvent et le paysage est triste et maussade. On nous a logés provisoirement dans ce qu'on appelait pompeusement le Cercle Naval dans des conditions sommaires, froides et humides. Mais la solidarité Génie Maritime et même marine a joué immédiatement et nos camarades et futurs amis et leurs femmes nous ont beaucoup aidés de sorte qu'au bout de dix jours nous avons pu aménager dans le logement que mon prédécesseur avait quitté quelques jours avant et qui était une baraque de l'ancien hôpital des "Temporaires". Dans ce baraquement, il y avait trois logements pour trois ménages : les Barger (une fille), les Schricke (pas d'enfants) qui étaient déjà là depuis plusieurs mois, et nous. Nous avions racheté par avance au prédécesseur, que nous n'avons jamais vu, les quelques meubles qu'il laissait : sommier, matelas, tables, chaises et une armoire en acajou retirée qui sautait quand, d'un torpilleur déclassé.

Emy a très vite su arranger cet appartement avec goût : rideaux, dessus de lit, éclairages et les bibelots et ustensiles que nous avions apportés de France. Et j'avais pu aller un jour à Tunis par le train pour acheter un chauffe eau à pétrole (qui nous a permis d'avoir des bains chauds), des ustensiles divers et beaucoup de tulle pour faire des moustiquaires, indispensables dès la fin de la saison des pluies. Enfin, j'ai obtenu du directeur une importante amélioration à savoir la construction sur toute la façade, donnant sur le jardin, d'un toit en au vent qui donnait en quelque sorte une longue et étroite terrasse fort commode pour nous protéger du soleil et de la pluie. Notre jardin, devant la maison, était assez vaste ; on disposait de l'eau de l'arsenal sans restriction. Nous avons pu en moins d'un an avoir des fleurs, des arbustes et des mimosas. Vous devez imaginer que Madame Schricke, de son côté, faisait des merveilles.

.../...

Dans ces terrains autour de nos logements, qui appartenaient à la marine, il y avait un tennis qui était affecté aux officiers, médecins et ingénieurs et presque tous les soirs (on sortait de l'arsenal à 17 h), on se retrouvait au tennis avec les camarades et leurs femmes et enfants ; il y avait aussi les officiers de marine des navires qui étaient en grande réparation souvent pour quelques mois. Et comme votre Maminet, qui jouait un peu, recevait chez nous avant le dîner pour un appétitif. Notre foyer était fort apprécié autant par l'agrément des soirées que par la beauté et le charme de la maîtresse de maison. Il y avait parmi nos amis de jolies femmes mais, bien sûr, la plus jolie était la mienne.

Je voudrais que vous vous rendiez compte de ce qu'a été votre Maminet dans ces changements de résidence et spécialement à cette arrivée en Tunisie. Le voyage n'avait pas été agréable, le débarquement à Bizerte sous la pluie ; l'arrivée au Cercle Naval, les enfants qui pleuraient dans la chambre humide avec une cheminée qui fumait et ne chauffait guère. Moi-même, tout de suite pris par mes nouvelles fonctions, étais tout de même obligé de passer des heures à l'arsenal (qui était heureusement à dix minutes en vélo). Il y avait de quoi pour elle avoir mauvais moral. Or avec son charme et son caractère heureux, elle a tout de suite lié connaissance avec le ménage gérant du Cercle et avec les deux ou trois employés ou cuisiniers arabes et quand je rentrais vers 17 h 30, elle m'accueillait sans jamais se plaindre. Pourtant loin de France, de nos familles, avec des courriers qui mettaient huit jours, il y avait de quoi n'être pas très gai. Dans ces circonstances, les maris n'ont pas besoin de courage et d'entrain, car ils sont happés par leur travail et ce sont les pauvres mères de famille qui ont les difficultés matérielles et les soucis. Vous voyez que, au bout de peu de temps, notre petite maison a été le centre heureux de la communauté maritime de ce Ferryville (Sidi Abdallah) où nous étions, les plus récemment, arrivés.

Le travail dans l'arsenal était intéressant mais pas très absorbant car les horaires étaient assez lâchés, matin 8 h 1/2, 11 h 1/2 et après-midi 14 h à 17 h. Naturellement, la semaine anglaise n'existait pas mais les directeurs pouvaient accorder des permissions de weekend.

J'avais à m'occuper des bateaux venant d'un peu partout se faire réparer ou seulement se ravitailler ; en particulier des sous-marins. Je vous ai raconté l'expédition pirate que nous avons faite avec l'un d'eux à l'île de la Galité qui était je crois italienne. On y arrivait secrètement en plongée, on y passait la nuit, reposé sur le fond, et le matin, au lever du jour, on faisait surface et avec un petit canot on allait vider les casiers à langoustes des pêcheurs de l'île ; on repartait en plongée sans être aperçus en emportant une langouste par matelot aux officiers. C'était au fond assez vilain mais comme on était à ce moment mal avec l'Italie, nous n'avions aucun remord.

Nous allions, May et moi, de temps en temps, à Tunis par le train ; Madame Marger gardait nos enfants et nous gardions leur fille quand c'était eux qui partaient. Comme nous étions très

.../...

juste au point de vue trésorerie, nous n'achetions que très modérément quelques tapis et une fois les éléphants d'ébène qui étaient une rareté même à Tunis (150 F). La deuxième année, nous avons pu faire deux ou trois grandes excursions dans la grosse auto de louage du village où l'on pouvait mettre trois ménages et pu ainsi connaître plusieurs régions de l'intérieure et de la Côte.

Il était vraiment passionnant de voir ces villages complètement arabes et ~~en~~ ruines romaines remarquables. Mais nous ne pouvions pas aller bien loin et ce n'est que seul avec Schricke pendant l'été, où nos familles étaient en France, que j'ai pu aller à Kairouan. C'est aussi pendant ces vacances d'été que j'ai pris goût à la chasse, soit avec des ouvriers arabes de l'arsenal qui me donnaient rendez-vous à 5 h du matin dans un douar avec une température de 30°, soit dans une magnifique propriété d'une Madame Korand où la chasse était organisée avec autos, chiens, rabatteurs, ~~xixix~~ et finalement réception de grande allure dans sa belle résidence en plein bled. Cette Madame Korand était une belle femme, son mari était en cure à Vichy et je soupçonne que certains jeunes officiers de marine n'étaient pas invités pour rien dans ces réceptions. Mais ne croyez pas que nous menions une vie mondaine et fastueuse : les ingénieurs, comme les officiers de marine, étaient ~~par~~ payés et l'on vivait simplement (quand on était en fonds, on se payait un poulet, un de ces poulets arabes maigres et chers.)

Et puis, il fallait penser à la prochaine naissance attendue pour le début de mars et s'organiser pour le recevoir. Comme le seul médecin qui ne soit pas militaire, habitait à quatre km, (il n'avait naturellement pas de téléphone); Emy avait connu une sage femme française qui était extrêmement habile et sérieuse et c'est elle, avec mon aide, qui a présidé à la mise au monde, dans la nuit du 6 mars 1924, d'un petit Francis, sans aucune histoire ni complication. Et le matin, Lillette et René ont trouvé en se réveillant le petit "moïse" occupé. Il avait plu sans arrêt les jours précédents et le soleil n'est revenu que le 7 ; les arabes ont dit que ce bébé serait un enfant béni car la pluie qui était tombée jusqu'à sa naissance assurerait une bonne récolte.

Mais cette naissance avait été précédée de quelques aventures : Betsy qui avait été "engagée" par Emy pour l'assister au moment de l'accouchement était venue à Tunis plusieurs semaines à l'avance et s'était placée comme infirmière dans une clinique et c'est là qu'un jour elle a été gravement brûlée aux jambes et aux cuisses par sa blouse qui a pris feu au contact d'une poêle ; elle a dû rester plusieurs semaines sans pouvoir bouger dans cette clinique peu sympathique. Pendant ce temps là, j'avais la jaunisse c'est à dire complètement à clot durant quinze jours. Betsy n'a pu arriver chez nous que huit jours après la naissance, mais sa présence a été précieuse et elle nous est restée plusieurs mois à notre grande joie. Les Schricke ayant terminé leur deux ans de Tunisie, étaient partis et nous avons pu récupérer leur appartement qui, malgré l'absence de meubles, était bien précieux pour notre famille augmentée.

.../...

Nos amis Marger sont rentrés en France à leur tour et ont été remplacés par un ménage relativement âgé, sans enfant, avec lequel nous n'avons eu que des relations de voisinage correct. Mais pendant les derniers six mois de notre séjour, nous étions devenus le ménage le plus connu du groupe de Sidi Abdallah-Ferryville. Le Directeur de l'arsenal, qui venait d'être nommé, et la plupart des ingénieurs ou marins venaient constamment chez nous ; nous étions souvent invités sur les bateaux dans la rade de Bizerte et certaines soirées chez nous avec tous ces uniformes et les femmes en belles toilettes claires, ce qui me rappelait une pièce de Loti où les officiers de marine français recevaient la brillante société de Constantinople.

Au début de 1924, on a commencé à préparer notre retour en France et ce fut une succession de fêtes et de réceptions en notre honneur.

Le 10 février (exactement deux ans après notre arrivée, Lilette ayant cinq ans), une partie de la Colonie de Ferryville nous a accompagné jusqu'à Bizerte, jusqu'au bateau, avec de petits cadeaux, des fleurs et des embrassades. Cette fois, il faisait un temps radieux et le départ de ce pays, où nous laissions tant d'amis et d'heureux souvenirs, était touchant et douloureux.

Vous ne pouvez guère vous rendre compte de ce qu'est un déménagement comme le notre : il s'agissait d'emballer nos quelques meubles, notre vaisselle et naturellement les tapis achetés avec amour petit à petit, au fur et à mesure de l'état de nos finances, et j'ai fait l'emballleur professionnel dans d'énormes caisses avec un inventaire complet, ce qui permettait de tout rentrer sans payer de douane et grâce à ses soins, ces caisses, pourtant manoeuvrées assez durement par les grues des ports, sont arrivées en bon état.

Mais nous ne rentrions pas à Toulon car j'avais décidé de quitter la marine et grâce à notre cousin Paul Archirnard, qui était ami du Directeur des usines du Rhône à St Fons, j'avais été embauché par cette société (que je ne connaissais que par l'Aspirine) comme Secrétaire Administratif. J'avais été une fois, en décembre 1924, pour me présenter, et le grand patron, Monsieur Grillet n'ayant pu me recevoir, j'avais été reçu par le Directeur puis par un certain Monsieur Bô qui était l'adjoint à Paris de M. Grillet et qui après m'avoir longuement interrogé m'a engagé pour le milieu de février 1925.

Notre petite famille a donc dû être hébergée par Papa, à Lyon, pour quelques jours ; je suis retourné à Toulon

..../...

pour son déménagement car pendant nos deux ans de Tunisie, nous avions sous loué notre villa en asublé à un officier de marine (c'était chose courante car les marins changeaient d'embarquement tous les deux ans).

Nous aussi nous avions beaucoup changé de résidence : deux ans à Paris (polytechnique et école du Génie Maritime), deux ans à Toulon, deux ans en Tunisie. Depuis 1913, c'est-à-dire endant douze ans, j'avais porté un uniforme militaire : polytechnique, artillerie, marine et à partir de mars 1925, je devenais un civil.

Et c'était la fin d'une tranche de notre vie de militaire fonctionnaire où nous avions vécu heureux avec notre petite famille sans trop de soucis et dans la joie de notre jeunesse.

Il s'agissait maintenant de commencer une carrière totalement nouvelle : serais-je capable de m'y adapter et de me montrer digne de cet engagement lequel n'était dû qu'à mes titres de polytechnicien, d'ingénieur du Génie Maritime et à une recommandation de famille. Je dois dire qu'avec une confiance en moi, peut-être un peu naïve, je n'étais pas inquiet. Mais avant d'entamer ce long et passionnant chapitre, je voudrais vous dire comment nous passions nos vacances.

Les Vacances : quand nous sommes arrivés à Toulon, nos camarades nous ont dit qu'il était tout à fait nécessaire que les femmes et les enfants quittent ce pays "presque tropical" de juillet à septembre : la Côte d'Azur n'était fréquentée par les touristes français et étrangers que pendant l'hiver et le printemps. En Tunisie, le climat était encore plus "tropical".

Donc, dans l'été 1922, Emy et nos enfants sont parties pour Lyon, pour le Bouquet où nos grands parents nous recevaient avec affection. Pour l'été suivant, nous sommes allées à Espéransses, la propriété des Bonnet : c'était une expédition que de partir un soir de Toulon avec valises, malles ; le train Nice - Toulouse nous laissait à Castelnaudary vers 5 h du matin. Ensuite Castres vers 6 h et de-là, un petit train départemental nous amenait au Terminus Brassac vers 10 h ; mais il restait 10 km à faire : comme nous ne pouvions pas nous casser dans le "Courrier" normal qui était une pauvre carriole à deux roues, nous avons trouvé une belle calèche à deux chevaux qui a mis quand même 1 h 1/2 pour arriver à "la Borie", la maison des Bonnet où mes beaux parents et Sara nous accueillaient avec joie. Espéransses était un petit village tellement lointain, privé de communications (sauf le télégraphe) que l'on se sentait séparé du reste du monde. A cette époque, 1922 ou 1923, il n'y avait pas d'électricité, pas d'eau (il fallait aller la chercher à une source à 50 m en contrebas) mais nous étions jeunes et même mon beau-père, à 60 ans, était remarquablement actif et rapide. Il était bien sûr très connu à Espéransses et

.../...

dans les fermes et villages des environs ; il parlait assez bien le patois local, étant né dans cette vieille maison et ayant passé quelques années à l'Ecole communale avant le lycée à Castres et les facultés de théologie à Montauban puis Neuchâtel. Dans le pays on l'aimait et le respectait. Nous sommes allés plusieurs étés à Espérausses et vers 1927, nous avons pu y venir de Lyon dans notre auto et circuler dans la région autrement qu'à pied. A 10 km d'Espérausses, il y avait un village assez important, Viane-Pierre Ségade où habitait un Monsieur Courtois, ami des Bonnet et gérant du bureau de tabac local ; on le disait très riche car il était propriétaire de plusieurs maisons et de terrains agricoles. Un de ses fils avait été tué à la guerre, l'autre, Georges, sorti de Centrale épousa un an après notre mariage ma belle-sœur, Reine. Il était un gymnaste remarquable et un excellent pêcheur de truites et j'ai été son élève au bord des petits torrents de la région. Comme vous le savez, il a été Ingénieur, puis Directeur des Ascenseurs du Saut au Tarn près d'Albi.

Saint Fons

En mars 1925, nous nous sommes installés à St Fons, dans une petite maison très confortable et commode, dans l'usine même, mais au bord du Rhône avec une très belle vue car il n'y avait pas encore devant nous les énormes travaux qui ont finalement transformé cette région. Nous avions un petit jardin 25 m x 30 m environ où ne poussait qu'une herbe rare et quelques troènes mais bien commode car clôturé et bien séparé des rues et cours de l'usine.

Je ne puis pas dire que j'ai été très bien reçu par les collègues ingénieurs, pensez donc un Polytechnicien, un Ingénieur de Marine, pas Chimiste. Heureusement, j'étais ancien élève du lycée de Lyon ce qui était quand même une bonne note. Mais un secrétaire administratif ne pouvait pas être bien considéré dans une ambiance où l'on ne parlait que chimie, technique et recherches. Heureusement j'avais sous mes ordres des chefs de service, des employés, purs lyonnais, très au courant de leur métier et qui, très aimablement, m'expliquaient leurs problèmes : le service des expéditions aux clients de France et de l'Etranger, la Comptabilité assez mystérieuse pour moi, les prix de revient, l'embauche, le gardiennage et l'entretien des rues et des cours. On aurait pu penser que ces fonctions étaient peu nobles et au fond assez peu intéressantes, mais je me suis vite rendu compte que dans quelque métier que ce soit, quand on essaie de le faire bien, il devient intéressant et presque passionnant et que le contact avec les hommes que l'on a à diriger est d'autant plus vivant que l'on comprend leur manière de travailler et s'intéresse à ce qu'ils font. En fait, mes fonctions étaient considérées par les ingénieurs et chimistes comme de second ordre ; eux étaient les Seigneurs et nous les pénétrés et les paperassiers. Or, la plupart se sont aperçus que j'étais là non pour les gêner mais pour leur rendre service et nombreux sont venus petit à petit

.../...

pour me demander des conseils et souvent de l'aider. En outre, et ceci est un sentiment moins noble, ils se sont aperçus que Monsieur Grillet, qui venait assez souvent de Paris, me parlait gentiment et que Monsieur Bô, dont on sentait qu'il deviendrait le grand patron, venait me voir et me traitait avec déjà presque de l'amitié ; alors, l'attitude de la plupart a changé. 27

Pendant ces deux années passées à St Fons, est arrivé un très grave accident à l'usine : un jour, vers 14 h 30, j'étais dans mon bureau, une très violente explosion s'est produite. Immédiatement j'étais dans la cour pleine d'ouvriers et d'ouvrières hurlant de douleur et surtout de peur ; beaucoup étaient plus ou moins blessés par des tuiles ou des briques tombées des toits. Les pompiers de l'usine et les pompiers de Lyon ont rapidement éteint l'incendie. C'était un atelier où l'on distillait de la benzine ; un débordement d'appareil, suivi d'une étincelle électrique avait provoqué l'explosion des gaz de benzine. Monsieur Oser, Directeur, et Monsieur Roche, Ingénieur en Chef, étaient par hasard à côté de cet atelier mais n'ont été que commotionnés ; malheureusement, l'ouvrier distillateur a été tué. C'est moi qui ai eu affaire aux pompiers, aux gendarmes, à la Préfecture et aux journalistes. J'ai dû aller le même soir avec l'ingénieur de l'atelier prévenir la famille du malheureux dans un lamentable appartement de la Guillotière : il était marié, sans enfant, et sa brave femme, pas très intelligente, ne comprenait pas ce que nous lui disions. J'ai eu que dans des cas aussi graves, heureusement rares, les assurances et surtout la Société assuraient à la veuve une pension très importante. D'autres accidents ont eu lieu mais moins graves, quoique toujours impressionnants : un incendie, la nuit, dans un labo inoccupé, par -15°, très difficile à éteindre car l'eau gelait avant d'arriver à la pompe ; une inondation due à une exceptionnelle crue du Rhône, or la nuit, il n'y avait que quelques contremaîtres et moi, avec les gardes de nuit pour prendre les dispositions d'urgence : je ne m'affolais pas car pendant la guerre, comme Commandant de Batterie, j'avais dirigé des manœuvres autrement dangereuses sous les bombardements.

Au bout d'un an j'ai été nommé, en plus de mes fonctions, secrétaire du Directeur Monsieur Oser, ce qui m'a amené à connaître tout le fonctionnement de l'usine et les projets étudiés dans les laboratoires et bureaux d'études. Nous avions fait pas mal de relations, d'abord avec des amis ou parents de notre famille mais aussi avec des personnalités des usines du Rhône. Emy avait eu le courage de recevoir à dîner quelques grands patrons et des amis lyonnais à qui nous avons fait découvrir les cocktails dont j'avais connu les recettes dans la Marine, ce qui avait mis pas mal de aide chez ces personnalités importantes.

Monsieur Bô avait été nommé Administrateur Délégué

.../...

c'est-à-dire Directeur Général de la Société Rhodiacéta, nouvelle Société fondée par 50 % usines du Rhône et 50 % Comptoir des Textiles Artificiels (Groupe Gillet). Il habitait avec sa famille (à ce moment là, 5 enfants) à Oullins. Il nous avait invités à dîner un soir chez lui et je dois dire que ma charmante épouse a beaucoup plu, aussi bien à Madame qu'à Monsieur et qu'assez vite nous avons été souvent chez eux. Et je suis persuadé que si au début de 1927, Monsieur B6 m'a proposé de devenir son adjoint à Rhodiacéta, c'est un peu à cause de ces premiers contacts de nos deux familles et du charme de votre Kaminet.

Je me souviens que le 15 août 1926, Monsieur B6 nous avait invités à dîner dans le restaurant de la Mère Guy et après le café, il m'a dit : "Lombard, voulez-vous venir avec moi visiter la filature de Roussillon ?" Et nous voilà partis pour cette usine mystérieuse (car le procédé était assez secret et rares étaient les visiteurs admis). Bien que ce fut le 15 août, il y avait là plupart des ingénieurs et chimistes, car on démarrait des métiers de filature tout à fait nouveaux et il n'y avait ni jours de fête, ni dimanches. Le Chef de Fabrication, Monsieur Berthier, m'a fait circuler sur les passerelles et couloirs par une bonne température du 15 août et j'ai eu ma première leçon de filature d'acétate Rhodiacéta, mais nous n'étions qu'en août 1926.

A ce moment, j'ai passé mon permis de conduire. C'était une petite formalité car j'étais complètement nul n'ayant pris que quatre leçons avec mon frère Marco qui avait acheté une Smilcar, et j'ai été reçu. Aussitôt j'ai pu acheter une 6 CV Renault, véritable petite caisse carrée à quatre places qui marchait très bien à condition de ne pas dépasser le 50 à l'heure. Je m'y suis habitué mais je frémis en pensant à toutes les bêtises et imprudences que j'ai faites les premiers mois. En tout cas, pour nous, c'était merveilleux car habitant St Fons nous pouvions facilement aller dîner chez Papa, quai Barrail, et rentrer vite après dîner (il est vrai qu'à ce moment nous avions deux bonnes resservables pour garder les enfants). J'ai dit à mon oncle André : "Il y a trois sortes d'automobilistes :

- 1) Monsieur Gillet qui a une Hispano,
- 2) Moi, qui ai une 6 CV Renault,
- 3) Celui qui n'a point d'auto ; il y a beaucoup plus de différence entre celui qui n'a point d'auto et moi qu'entre moi et Monsieur Gillet.

Et au bout de deux ans (toujours deux ans) j'ai été engagé à Rhodiacéta et nous avons déménagé pour nous installer quai de Serbie où je suis encore.

.../...

Rhodiacéta

Il n'était pas facile de trouver à se loger en 1927 à Lyon. Grâce à mon frère Marco, qui était le gendre de Monsieur Roman, propriétaire de l'immeuble du 6 quai de Serbie, nous avons pu relayer la vieille dame qui habitait au 4ème depuis bien des années et nous y installer. Comme il n'y avait pratiquement ni eau, ni électricité, ni chauffage et que cet appartement n'avait pas été entretenu depuis 20 ans, il y eut pas mal de travaux à faire. Nous n'avions pas la totalité de notre appartement actuel car il y avait un vieux ménage qui occupait les pièces sur cour, qui sont devenues notre cuisine, notre salle à manger, WC et la chambre du fond, quand ils sont partis. Il n'y avait pas d'ascenseur mais nous étions jeunes et on ne pensait pas qu'il fut un jour possible d'en installer un.

Les premières années de Rhodiacéta : elles ont été passionnantes mais pleines de difficultés et de soucis. L'équipe, constituée par Monsieur Bô, était remarquable par son dévouement, son enthousiasme et son activité prodigieuse. Le bureau de la direction était une petite maison, genre garde barrière, dans un terrain inoccupé à St Fons où on arrivait à caser, Monsieur Bô et moi, Monsieur Héraud, Ingénieur en Chef, ses adjoints, la comptabilité et cinq ou six dessinateurs. Dans une toute petite pièce, nos deux dactylos qui étaient des perles rares, intelligentes, travailleuses et participant de leur mieux à nos préoccupations. L'horaire théorique était : 7 h 1/2 le matin jusqu'à midi et 14 h jusqu'à 18 h mais presque tous les jours largement dépassé. En ces années d'après la grande guerre, la semaine anglaise n'existait pas en France, le samedi était un jour comme les autres. Alors pour avoir des heures tranquilles et calmes, nous travaillions bien souvent le dimanche matin. Quand je dis nous, il s'agissait de Monsieur Bô et moi, Monsieur Héraud et les Directeurs de Roussillon : Monsieur Lecomte, Directeur de la Filature et Monsieur Forest, Directeur de l'usine chimique en construction. Pour compléter ce tableau, il faut mentionner les voyages à Roussillon, au moins deux fois par semaine, généralement l'après-midi avec retour vers 20 h ou 21 h. Monsieur Bô n'avait jamais faim, jamais sommeil et il était de mauvais goût de regarder sa montre à midi 1/2 ou à 20 h. Notre patron voyageait souvent : Paris bien entendu, puis Londres et Berlin pour conduire et finalement mener une formidable bataille de brevets ; nos adversaires prétendaient que nous les avions copiés alors que finalement les tribunaux jugèrent que c'étaient eux qui enfreignaient nos brevets. Ce fut un triomphe pour Rhodiacéta et aussi grâce à la ténacité, l'intelligence et l'astuce de notre patron qui, plusieurs fois en Angleterre ou en Allemagne, coupait la parole à nos avocats pour plaider lui-même, en anglais ou en allemand ce qui faisait un effet prodigieux sur les juges.

Nous avions, en outre, bien des ennuis avec la vente de nos fils en Allemagne, où l'industrie du tricot indémailla-

.../...

ble, encore presque inconnue en France, prenait un grand développement.

Et au bout d'un an, Monsieur Bô qui ne pouvait pas être partout à la fois m'envoya à plusieurs reprises à Chemnitz pour examiner les réclamations de ces Saxons au caractère pénible et discutateur. J'accompagnais le chef de vente de notre représentant pour l'Allemagne, Monsieur Schmidt, un excellent Balois qui connaissait bien la Saxe et m'introduisait dans ces grandes usines où l'on était mal reçu. Je me débrouillais assez bien en Allemand mais en Anglais j'étais un débutant et Monsieur Bô m'a de suite dit qu'il fallait savoir l'Anglais et l'Allemand. J'ai donc pris des leçons chez Berlitz avec peine et assiduité mais n'ayant pas fait d'Anglais au lycée, je n'ai jamais été bien fameux.

Il est difficile d'imaginer tout ce qui s'est passé pendant ces premières années 1926 - 1927 - 1928 et en se rapportant à mes souvenirs, les jours si remplis, les lois où les événements se superposaient me paraissent avoir été très longs. Le travail avançait, l'usine chimique (AP), à peu près terminée, démarrait avec peine car le procédé tout à fait nouveau comportait bien des ennuis. Et comme la filature de Boussillon ne pouvait guère être agrandie, Rhodiacéta acheta un très grand terrain à Vaise et l'affectif des ingénieurs et dessinateurs ayant été beaucoup augmenté, les plans de la nouvelle usine avançaient rapidement. Dès que cela a été à peu près possible, nos bureaux de direction se déplacèrent à Vaise dans une maison "historique" car elle avait servi de logement à l'évêque de Lyon bien des années auparavant et entre temps, elle avait été pas mal pillée et saccagée mais on arrivait à nous y loger tous tant bien que mal.

Et pour compliquer encore notre milieu, nous avons vu arriver à Paris, puis à Lyon, des missions étrangères : américaines (Du Pont de Nemours), anglaises (Courtauld), allemandes du groupe des amis de Hopf et du groupe Thyssen. Les pourparlers avec Courtauld n'aboutirent pas (heureusement car ils étaient très désagréables), ceux avec les allemands et avec les américains avançaient et comme il s'agissait de contrats très importants, j'ai vu souvent Monsieur Edmond Gillet, Monsieur Charles Gillet, Monsieur Gillet qui venaient assister aux discussions et même Monsieur Alfred Bernheim peu enthousiaste et beaucoup plus intéressé par la viscosité. Petit à petit les pourparlers aboutirent en 1927 - 1928. Du côté allemand et suisse, on fonda une Société Deutsche Rhodiacéta où notre groupe avait la majorité mais où les suisses et les allemands avaient une forte participation et ceux-ci proposèrent de s'installer à Fribourg-en-Brisgau où, C'est moi qui ayant été envoyé sur place discutais avec les grands personnages de l'Acier, du Textile et les Hopf pour acheter ce terrain de Fribourg où, à ce moment, subsistaient quelques cabanes en ruines de l'armée allemande et surtout paissinet des chevreaux. Du côté américain, il s'agissait pour Du Pont de Nemours de nous acheter le procédé de fabrication du fil à l'Acétate de

.../...

cellulose. Cette Société Du Pont, qui avait pendant la guerre 14-18 fabriqué des quantités énormes de poudre et d'explosifs, avait dès 1919 acheté au groupe Cillet le procédé Viscose et transformé plusieurs de ses usines en filature ainsi qu'une en production de Cellophane (procédé Français) et comme les résultats étaient excellents Du Pont voulait aussi faire de l'Acétate. Le contrat a été conclu et nous avons reçu pendant plusieurs mois de 1927 une vingtaine d'ingénieurs, de chimistes et de dessinateurs qui sont venus prendre nos plans, nos procédés et notre technique. Ils avaient commencé par venir à trois pour étudier les grands principes et les brevets, puis est arrivée la foule (20) dont un ou deux seulement parlaient à peu près français et les autres absolument rien, que l'anglais-américain. On en avait logé la moitié à Vienne dans un hôtel qu'ils trouvèrent assez sommaire et le reste à Lyon, dans le Grand Hôtel des Brotteaux qui, plus tard, est devenu le siège de l'EDF. Les relations devinrent très vite fort amicales et on se recevait souvent le soir par petits groupes dans les restaurants lyonnais ou à Vienne (mais pas au Restaurant de la Pyramide car la cuisine du père Point était trop remarquable pour des gens qui n'auraient pas su l'apprécier). Vers la fin de leur séjour, nous avons reçu chez nous les cinq ou six plus hauts personnages de la Mission et Kaminet avait préparé un dîner fort élégant et très réussi. Je crois que nous avions le ménage Lardy, les Waklat et Marco et Elisabeth ; je pense que Monsieur et Madame Bô devaient être à Paris à ce moment. Vers 10 h, je me suis rendu compte que mon ami Bacon (le Chef de la Mission) et quelques autres avaient bu, outre le vin, pas mal de liqueurs et de whisky ; j'ai vu le moment où il faudrait les porter sous les bras et je les ai tranquillement mis à la porte en leur disant que leur chauffeur les attendait dans le froid et qu'ils devaient rentrer. Cela à profondément affolé Marco et Emy mais eux-mêmes ont trouvé cela tout naturel et nous avons bien ri après leur départ. Ils nous ont ensuite invités pour le dîner d'adieu à leur hôtel des Brotteaux mais, cette fois, nous étions quarante ; cette soirée a été très réussie et gaie.

A peu près en même temps, les allemands étudiaient notre procédé mais c'était plutôt nous qui faisons le travail car la Deutsche-Rhodiacéta que l'on venait de créer n'avait pas de personnel et l'organisation était plutôt Franco-Suisse : le Directeur était Monsieur Altweg, chimiste suisse chez Rhône-Poulenc depuis 20 ans, quelques dessinateurs allemands débutants, une secrétaire allemande et un jeune ingénieur au nom impossible de Zachrich qui devait devenir le patron plus tard ; en attendant il épousa la secrétaire pourtant ni belle ni jolie mais intelligente et cultivée. Altweg avait une femme assez quelconque, française, d'origine moyenne et quatre garçons qui ne lui ont donné par la suite que peu de satisfaction (aviateur, fabricant de soutiens gorge, médecin : celui-ci assez sympathique, et le dernier sans grande situation) mais lui-même, malgré son air un peu hirsute, était un chef très calé,

.../...

très autoritaire et dur ce qui convenait parfaitement pour diriger des allemands. Il réussit à embaucher assez vite une équipe de techniciens chimistes et ingénieurs qui se sont révélés en général très valables. L'usine s'est construite assez vite et a démarré sans histoire : il est vrai que Fribourg étant relativement près de Lyon, il y a eu, pendant la construction, beaucoup d'ingénieurs français pour diriger les opérations, en particulier un jeune ingénieur chimiste qui était déjà Directeur de l'usine Al chimique de Roussillon et qui s'appelait PHANAL.

Un jour de Septembre 1920, les américains ont écrit que leurs plans étaient terminés et ils demandaient que quelqu'un de Rhodiacéta vienne immédiatement pour vérifier si tout était bien conforme à ce que nous leur avions appris. R. Bô ne désigna pour cette mission. J'étais un peu effolé car il s'agissait d'une multitude de projets et de plans et, d'autre part, j'étais encore bien nul en anglais conversation, sachant seulement comprendre les lettres et documents écrits. Alors pendant les trois semaines avant mon départ, je suis allé chaque jour à l'Ecole Berlitz où un anglais, qui savait heureusement très peu le français, m'a fait faire de rapides et indispensables progrès. Un beau jour du milieu d'octobre, je suis parti pour le Havre pour m'embarquer sur l'"Ile de France". C'était la première fois que quelqu'un de Rhodiacéta ou des Usines du Rhône allait aux USA et c'était un événement dans le groupe. Sur ce bateau de luxe, j'ai trouvé Monsieur et Madame Sizot (gendre d'Edmond Gillet), pas mal d'industriels célèbres, en particulier Georges Claude (air liquide) et quelques vedettes : Maurice Chevalier et sa femme, un boxeur noir, le coiffeur Antoine, la famille Vanderbilt. C'était la belle traversée des américains qui rentraient de leur vacances en Europe et il y avait manifestement de très grosses fortunes à bord. J'ai fait la connaissance de Madame Maurice Chevalier (une danseuse ex Yvonne Vallée) assez moche et un peu bête mais que son mari entouré par les belles filles, mannequins ou actrices négligeait complètement. Et j'ai réconforté le pauvre coiffeur Antoine, vert de mal de mer mais obligé de se montrer car il allait ouvrir à New York son premier salon de coiffure avec pas mal de publicité. Les repas étaient extraordinaires ; j'ai découvert le caviar et des plats variés et succulents. Comme je n'ai pas du tout le mal de mer, j'ai largement profité de ces repas, tous les soirs en smoking, sauf quand le temps se gatait et que la salle à manger était aux 3/4 vides. Au bout des cinq jours de traversée (record de l'époque) l'arrivée à New York, de nuit, est assez impressionnante mais on a beaucoup vu depuis, en photo ou au cinéma, ces gratte-ciel qui portent bien leur nom car surtout dans la nuit, on voit à la cime les nuages des lumières qui ne paraissent pas venir de la terre. Attendu au débarquement par mon ami Bacon, j'ai été conduit par un train (pas du tout moderne ni rapide) à Wilmington qui est la ville de Du Pont de Nemours. A ce moment c'était une assez petite ville avec, au centre, le Du Pont Building c'est-à-dire les bureaux immenses sur une dizaine d'étages, un hôtel, des

.../...

restaurants, un cinéma et une très grande salle de réunion et un local où l'on donnait les cours de la bourse. J'ai vécu dans ce building pendant quinze jours sans presque avoir besoin de mettre le pied dehors entre les repas et le travail dans les bureaux. Heureusement des invitations car les ingénieurs qui étaient venus en France ont tenu à me recevoir ; généralement à dîner, plusieurs ménages se réunissant pour chaque réception. Au début, j'avais de la peine à suivre les conversations mais petit à petit cela allait mieux et je me rappelle une soirée donnée en l'honneur du Mardi Gras (ce n'était pas un mardi et c'était en octobre) où après une soupe aux huîtres, puis des huîtres frites, on terminait pas des côteaux assez mauvais. Mais l'ambiance était assez amusante et gaie ; malgré que l'on ne boive que de l'eau et une bière légère (prohibition), il y avait pas mal de bouteilles avec des étiquettes de produits chimiques de laboratoire, qui contenaient du whisky.

Avant de quitter ce pays, j'ai été emmené à Weymouth, la petite bourgade où l'on commençait à construire l'usine ; c'était assez curieux et intéressant de voir poser la ligne de chemin de fer directement devant la locomotive qui avançait au fur et à mesure que les rails étaient posés.

Le dernier jour à New York, accompagné par quatre directeurs, dont Bacon, j'ai été emmené dans un restaurant "Speak Easy" c'est-à-dire de marché noir où la prohibition n'était pas connue et à la fin d'un excellent dîner, mon ami Bacon est tombé sous la table et deux directeurs ne tenaient plus debout ; on les a emmenés en taxi et je suis rentré à pied avec le quatrième ; nous chantions tous les deux dans la rue en nous tenant par le bras.

Le lendemain matin, à 2 h, ils étaient tous frais et dispos pour m'accompagner à l'embarcadere, au paquebot anglais, le vieux Maritania qui avait eu le même lieu autrefois mais qui était bien décati et pas très confortable vis-à-vis de l'île de France. Le voyage de retour a été assez mouvementé car nous avons eu quatre jours de très mauvais temps et comme le Commandant voulait quand même arriver à peu près le jour prévu, il n'a pas réduit la vitesse et nom-

..../...

breux étaient, à l'arrivée, les passagers blessés ou contusionnés par les meubles cassés ou les chutes.

Depuis, je suis retourné plusieurs fois aux USA, une fois en 1939 avec encore l'île de France et après la guerre toujours en avion ce qui était beaucoup moins amusant.

Quelle joie de retrouver ma petite famille après trois semaines et bien peu de nouvelles car les lettres mettaient huit ou dix jours (la poste américaine était très mal organisée) et pas question de téléphones, juste un télégramme pour dire : "bien arrivé" et un autre pour annoncer son retour.

Et le travail a repris à Andiacôte. L'usine de laine était en route mais malheureusement une crise, pour nous inattendue, a sévi, spécialement sur le fil d'acétate car la viscose était moins chère et, surtout, le prix de la teinture de la viscose était moins cher bien inférieur à celui de l'acétate. Malgré tous les efforts des services commerciaux, des services techniques, la vente de notre production n'augmentait pas. Et au moment où nous étions capables, avec l'ancienne filature de Roubaillon et la nouvelle usine de laine, de doubler la production, il fallait au contraire ralentir. Cela a duré jusqu'en 1931 où nous avons touché vraiment le point bas, où l'on se demandait s'il fallait arrêter complètement une des usines.

C'est à ce moment que Monsieur Lè a eu une idée qui, pour l'époque, était révolutionnaire : créer le Service Application c'est-à-dire avoir chez nous des spécialistes du tissage, du tricotage, de la confection et de la teinture pour donner des conseils à nos clients, des idées d'articles nouveaux et en plus les meilleures méthodes pour ~~établir~~ utiliser les fils nouveaux que nous venions de mettre au point. Or, un de nos chimistes, Monsieur Joliet, avait pensé qu'en incorporant à ce que nous appelions le *colladion* (acétate de cellulose dissout dans l'acétone) un peu d'oxyde de Titane déjà connu et utilisé pour faire des peintures blanches ; on obtenait un fil blanc mat. J'ai personnellement suivi ces essais avec confiance et obtenu

..../...

que l'on lance une petite fabrication qui, après quelques tâtonnements, a parfaitement réussi. En peu de temps car dans ces moments-là, plus que d'habitude, on ne perd pas de minutes, on a pu présenter des articles blanc mat qui nous ont paru sensationnels. D'une part, Valisère, à Grenoble, a démarré les combinaisons, d'autre part, *Colcombet* le satin mat qu'il a appelé "Feau d'ange". Nous avions choisi le nom d'Albino. Monsieur BÉ avait voulu tout de suite lancer une publicité sur cette sensationnelle nouveauté. En quelques mois, tous les journaux de mode parlaient de l'Albino et tous les fabricants de lingerie indémodable se faisaient plus que des articles mats.

Cette fin d'année 1951 a vu redémarrer la Rhodiacéta et le succès rapide et extraordinaire a été complété par la production de fils colorés dans la masse qui, chose curieuse, ont été immédiatement utilisés par les fabricants de tissus pour parapluie : noir, bleu marine et tête de nègre (

Jusqu'à la guerre nous avons eu une magnifique période de croissance avec d'autant plus d'avantages que nous étions seule dans le monde à produire ces fils nouveaux et inconnus de nos concurrents étrangers. Le Service Application prenant de l'extension, j'ai proposé à Monsieur BÉ d'engager notre ami de Tunisie, Monsieur Schrické, qui ayant quitté la Tunisie, avait occupé diverses situations dont il n'était pas tellement content. D'une intelligence rapide, toujours à la recherche de solutions nouvelles et souvent hardies, Schrické a rivait à être patron du Service Application. Ses adjoints l'admiraient mais il les inquiétait souvent car n'ayant jamais voulu de montre, ni d'agendas, il s'était fait faire une montre qui partait en voyage sans que l'on sache pour où et pour combien de temps ; il corrigeait par son excellente mémoire l'imprécision de ses rapports et des instructions qu'il oubliait même parfois de donner.

C'est dès ce moment que la Rhodiacéta a eu son équipe : Monsieur BÉ, lui-même, *Wallut*, Lardy et Schrické. Au bout de quelques temps est venu s'y adjoindre Francel qui, par la suite, est devenu leur chef, son adjoint.

.../...

Il n'est difficile de mettre un peu d'ordre dans ce récit car tant d'événements se sont superposés pendant ces années que je n'arrive pas à les classer. Disons seulement qu'en 1934, comme la Rhodiacéta marchait très bien, Monsieur Gillet, qui était le Directeur Général et Vice Président de Rhône Poulenc, décida d'appeler Monsieur Jé auprès de lui comme Directeur Général Adjoint ; de ce fait, je fus nommé Directeur Général de cette petite Rhodiacéta qui était devenue déjà bien grande. Il faut dire que nous avions essaimé encore à l'étranger, d'abord en Italie où la Rhodiacéta Italienne, créée vers 1930, avait trouvé des usines à Villanova pour la filature et à Villadossola pour la chimie avec comme directeur, Monsieur Lecomte qui avait été directeur de la filature de Roussillon puis de celle de Faise.

Et à peu près en même temps, notre société du Grénil avait, avec des ingénieurs venus de France, dont notre ami Berthier, monté une filature d'acétate qui, en peu de temps, est devenue la plus prospère de nos filiales.

Chaque fois qu'il fallait démarrer à l'étranger une usine ou un atelier, c'était toujours Grénil qui était l'homme indispensable. Il est allé plusieurs fois aux USA, à Rome, très fréquemment à Liège et également en Italie, de sorte qu'il est devenu un personnage très connu et hautement apprécié de tous. Il avait rapidement appris l'anglais et le russe bien l'allemand ; il savait un peu le japonais étant né près de Monaco où son père était directeur d'une teinturerie du groupe Gillet, poste qu'il avait dû abandonner en catastrophe au moment de la chute de la Révolution Russe, en 1917. Quand M. Jé quitta Lyon pour Paris, en 1934, il appela auprès de lui Grénil qui devint l'agent de liaison entre lui et moi. Comme il ne s'était occupé jusque là qu'uniquement de technique et de direction d'ateliers, ou même d'usines, Monsieur Jé lui confia à Paris un service de visites des magasins qui vendaient les articles Rhodia, Albano, etc... Il y avait en France, cinq ou six secteurs visités par des agents Rhodiacéta et en particulier Wolville.

.../...

Ce Robert Wolville est un de nos cousins du côté Schuls mais à un troisième ou quatrième degré (son grand-père maternel était un cousin germain de mon grand-père). Je ne l'ai connu que dans le scoutisme où j'étais Commissaire des Routiers et lui, Chef de troupe éclaireur. Il travaillait avec son père, commissionnaire en soierie, mais cela marchait mal et un jour, me rendant compte que l'affaire périclitait et qu'il n'avait guère d'espoir d'en sortir, je l'ai embauché à Rhodiacéta pour justement tenir un secteur de visite des magasins. Jusqu'à la guerre, il s'est acquitté de ces fonctions d'une manière très brillante et, en devenant l'ami de beaucoup de propriétaires de ces magasins. Pour Franal, c'était une petite occupation annexe, Monsieur Bô ayant l'idée de le mettre en contact avec la partie commerciale qu'il n'avait pas encore connue, et cela lui a été bien utile plus tard.

Revenons aux années 31 et suivantes pour parler de la famille. Le 12 février 1931, naissance de notre quatrième enfant : Jacquot, né quai de Serbie, avec une sage femme épátante et moi. Tout s'est bien passé et Emy, comme toujours mère courageuse et admirable dans ces moments. Baptême de Jacquot avec Gaby Dessus comme parrain et comme marraine. Bonheur merveilleux mais...

Vers 1932, l'accident de Lilette. Elle jouait avec René dans l'appartement ; en le poursuivant vers la cuisine et une vitre de la porte vitrée s'étant cassée, elle a reçu un éclat dans l'œil. L'oculiste appelé n'y a pas vu grand chose de sérieux mais quelques jours plus tard, nous avons appelé le Docteur Dor qui a déclaré "Ophtalmie sympathique" c'est-à-dire que l'infection s'est transmise aux deux yeux ce qui est rare et très grave. Traitement dur, piqûres, amélioration, consultation, voyage en auto à Lausanne pour voir le Professeur Vogt et hospitalisation à l'Augenklinik de Zurich. Je ne veux pas m'étendre sur cette période dont le souvenir m'est tellement pénible. Après des semaines à Zurich, une opération, une rechute et une seconde opération faite par Vogt ayant provoqué une hémorragie dans l'œil qui était le meilleur, le Docteur Dor a donné toute

.../...

sa science et son coeur à Lyon pour améliorer l'oeil qui était le plus mauvais, l'autre étant perdu ; et c'est grâce à lui que notre fille a pu vivre avec une vision très diminuée mais lui permettant de voir un peu dans les conditions que vous connaissez. Elle a manifesté un courage et un dynamisme qui font l'admiration de tous.

La famille s'est agrandie en 1935, par l'arrivée de notre deuxième fille bienvenue après trois garçons. Cette fois-là, Emy est allée accoucher à la clinique, rue Duquene, avec le Professeur Trillat, grand personnage assez spectaculaire, assisté de plusieurs sages femmes et dans des conditions faciles et cette fois j'assistais en blouse blanche, en spectateur heureux mais sans émotion ou inquiétude. Le baptême a eu lieu au Bouquet avec Madame Bô, marraine, et Emile Giscard, parrain : très jolie fête où la présence des meilleurs amis, les Bô, les Waput et les Schricke, agrandissait le cercle de la famille. Je me suis toujours rappelé qu'à ce moment j'ai eu un sentiment de satisfaction et presque d'orgueil ayant une femme délicieuse, des enfants dont j'étais fier et à la Rhodia, une situation brillante. Les événements ultérieurs m'ont rendu plus modeste et j'ai eu souvent presque un peu honte de cet éclair de vanité.

= 1936 =

Les années 1936-37 sont tellement chargées qu'elles m'ont paru longues.

Après les élections législatives qui ont donné le triomphe au Front Populaire, les grèves avec occupation des usines s'étendent à travers toute la France, appuyées en général par les membres du gouvernement Blum. La Rhodia, malgré les avantages sociaux déjà existants depuis plusieurs années, a eu sa part de grèves et comme Vaise, la plus importante de nos usines est en même temps le Siège de la Direction Générale, je fais la connaissance des discussions, des disputes, des heurts dans les ateliers et dans la rue du Tunnel, qui, depuis cette époque, sont devenus des événements fréquents. Et nous ne pouvons que laisser passer les orages. Finalement à la suite des accords Matignon entre le Patronat et les syndicats appuyés par le gouvernement, on établit une nouvelle grille de salaires, d'ailleurs

assez raisonnables. Les lois (40 h, congés payés, 14 jours, délégués d'atelier) sont appliquées sans trop de mal. Mais une sourde lutte s'installe entre le syndicat CGT (communiste) et les syndicats modérés des cadres, des employés et contre-maitres qui voient leur autorité très souvent bafouée. Au bout d'un mois, les grèves se calment et on parle des nouvelles vacances et de l'organisation de la loi de 40 heures mais les esprits sont quand même assez nerveux et tendus, surtout chez les dirigeants des syndicats qui luttent sourdement.

C'est à ce moment que notre cher Papa, dont la santé était très mauvaise depuis quelques années et qui souffrait de plus en plus de névralgies, s'est éteint : c'était pour lui une délivrance mais pour nous un immense chagrin : il avait 75 ans (juillet 1936).

Ayant eu après cinq ans de mariage l'immense douleur de perdre notre Maman, il n'avait vécu que pour ses quatre enfants et nous avons pu lui faire la joie de nous montrer dignes de l'admirable exemple qu'il nous a donné jusqu'à sa fin.

Ses obsèques ont eu lieu au Temple du Changeur, assistance très nombreuse, famille, amis et naturellement délégation très importante de Rhodiacéta, ce qui m'a beaucoup touché. Inhumation au cimetière de Loyasse dans la concession Schulz où reposaient Grand-Papa et notre Maman.

La célèbre rève de Rhodiacéta - Septembre 1936.

Dès le retour de nos vacances, la tension entre le syndicat CGT et le petit syndicat indépendant a augmenté et les incidents à la porte de l'usine sont devenus fréquents. Le Directeur de l'usine, Monsieur Bonnet, eut l'idée de faire installer clandestinement un téléphone direct entre mon bureau et les PTT, sans passer par le standard de l'usine : il était dans un placard de mon bureau ; personne, même la célèbre téléphoniste Babette qui était pourtant la fidélité même à ses patrons, ne le savait. Or, un certain jour, vers le 15 sept., une certaine Madame T, membre actif du syndicat indépendant et ouvrière à l'atelier de moulinage, fut agressée à plusieurs reprises dans la rue du Tunnel, à la sortie. Elle réussit à se faufiler jusqu'au Tram et c'est en arrivant près de chez elle,

.../...

près de la Place du Pont, qu'elle a été entourée par des ouvriers CGT qui l'avaient suivie dans le tram ; pour se dégager, elle a donné un coup de canif dans la cuisse d'une de ses agresseuses. Bien sûr, drame le lendemain matin : débrayage de la plupart des ateliers, demande de renvoi immédiat de Madame T. Je refuse, en attendant une enquête et vers 10 h alors que tous les cadres, employés et agents de maîtrise étaient sortis avec plus ou moins de difficultés, Messieurs Lamy, Walut, Bonnet, Schricke et moi-même avons été cernés par une foule ; pour ne pas être molestés (quelques militants CGT nous ont conseillé de rentrer dans l'usine) nous nous sommes réfugiés dans mon bureau. Seul Schricke, champion de course à pied, a pu filer vers la Place du Pont Mouton et seant ses poursuivants, est arrivé dans le poste de Police de Vaise où l'agent de garde faisait cuire des oeufs au plat, alors que l'émeute grondait dans le quartier.

Nous avons été immédiatement suivis dans les bureaux par une masse d'hommes et de femmes très excités qui se sont installés devant la porte de mon bureau, "armés" de batons ou de petits ~~machettes~~ et dans la cour des centaines d'hommes et de femmes stationnaient devant nos fenêtres en chantant l'Internationale ou poussant des cris.

Grâce à notre téléphone secret, nous avons pu avertir nos familles, téléphoner à la Police, à la Préfecture, à la Mairie de Lyon ; mais tous les services officiels, débordés par l'émeute de Vaise et des incidents nombreux un peu partout ne répondaient pas. Robert Wolville est venu s'installer chez nous quai de Serbie pour s'occuper du téléphone et permettre à Emy et aux enfants de se reposer. A propos de téléphone, le standard de l'usine a continué à fonctionner jusque vers minuit mais à ce moment là des ouvriers ont enfoncé la porte et ont tout arrêté et la courageuse Babette s'est sauvée par la fenêtre et s'est cachée jusqu'au matin. Nous, les quatre prisonniers, avons passé la nuit sans dormir en téléphonant de temps en temps pour donner de nos nouvelles. Monsieur Bô, qui se trouvait à Lyon par hasard, avait alerté le Ministère et le Patronat ; il avait demandé à être reçu par Herriot qui avait répondu : "Demain". Il était bien embarrassé car il n'aimait pas les manifestations bien que membre du Front Populaire.

Nous étions tellement bien surveillés que quand nous voulions aller au ~~cabine~~ au fond du couloir, nous étions accompagné par deux sbires qui montaient la garde devant la porte avec leur morceau de bois.

Le matin, vers 7 h, nous avons vu arriver Babette qui ~~évidemment~~ avait fait du café et acheté des croissants pour notre petit déjeuner. Les pauvres types qui nous gardaient et qui n'avaient probablement pas mangé mais surement un peu bu, l'ont laissée passer.

Dans le courant de la matinée, nous avons vu les petits groupes qui avaient patrouillés la nuit dans la cour, diminuer en nombre puis disparaître. Mais nos gardiens étaient toujours là.

.../...

Vers midi, on a frappé à ma porte et sont entrés un capitaine de Gendarmerie, quatre gendarmes et le fameux Aubert, le chef du syndicat des Textiles, qui avait lancé toute l'affaire et qui a dit au capitaine : "Pourquoi venez-vous chercher Monsieur Lombard avec tout ce déploiement de police (il y en avait dans toutes les rues de Vaise) ; Monsieur Lombard n'a jamais été empêché de partir." Je n'ai pas pu éviter de le traiter de menteur.

Une demi-heure plus tard, nous étions chacun chez nous, mais naturellement les journalistes, la Préfecture et les gens de Paris n'arrêtaient pas de nous demander nos impressions et des détails? Je suis allé avec Monsieur Bô voir Herriot comme convenu : entrevue sans grand intérêt car il n'a fait que parler de lui et de son action dans les grèves des employés de la ville.

Mais la grève continuait et comme on savait qu'arrêter la filature était très grave, car la remise en route après un arrêt est très difficile, les ouvriers ont continué à filer jour et nuit pendant deux semaines. On se représente mal les conditions de cette production, non vérifiée, ni contrôlée et entièrement inutilisable. D'ailleurs l'absence de tout ingénieur ou agent de maîtrise rendait tout contrôle et réglage impossible.

Ce n'est qu'au bout de quinze jours, qu'à la suite d'un arbitrage du Préfet de l'époque, Monsieur Bollaert, la grève s'est terminée. Monsieur Bô avait eu l'idée astucieuse de transférer Madame T. dans un petit atelier de la Croix Rousse où l'on faisait des essais de teinture et dégraissage des tissus ; il n'y avait que deux techniciens et une ouvrière. De cette manière, les ouvrières de l'usine n'avaient plus l'occasion de voir cette Madame T.

Le calme se rétablit mais comme pendant ces quinze jours où l'usine nous était interdite, nous avions installé mon poste de commandement au CTA, place Tolosan ; j'avais pu voir combien toute l'équipe des cadres, agents de maîtrise et employés et de beaucoup d'ouvriers, m'étaient attachés et j'avais dû leur faire un grand discours pour leur faire accepter l'arbitrage Bollaert qui pour certain était une capitulation, alors qu'en fait c'était une solution de compromis dans cette période difficile. Finalement, moi-même et mes compagnons étions devenus célèbres dans la Presse ; on avait parlé du "Soviet de Rhodia". Et pourtant il s'agissait de quelque chose de très minime comparé à ce qui s'est passé depuis, en 1968. Mais c'était tout de même une grève exceptionnelle pour l'époque. Et je me souviens qu'au début de septembre, avant le déclenchement de l'émeute, les ouvriers russes blancs, qui étaient nombreux à la filature, se réunissaient le soir pendant les un quart d'heure de pause et chantaient magnifiquement leurs choeurs. L'un d'eux m'a dit : "Nous avons connu des choses analogues chez nous avant de nous enfuir de Russie, seulement dans notre usine, le patron était pendu au portail."

.../...

En réfléchissant plus tard, à la lumière des événements de 1968 et d'autres, j'ai constaté qu'en 1936, le personnel des usines était excité un peu comme des enfants (cris, chants, défilés dans les cours) mais avec un certain respect pour leur métier, pour les machines qu'il ne fallait arrêter à aucun prix même si on fabriquait de la mauvaise qualité ; et que trente ans plus tard, beaucoup moins de bruit et de chants mais des équipes de jeunes durs, presque professionnels de la grève, qui décident de tout arrêter, tout bloquer de sorte que la grande majorité du personnel ne peut que laisser faire et obéir ou subir.

Que penser des résultats de ces grèves dans toute la France ?

Les congés payés ont été une très bonne chose. (A Rhodia, nous avons depuis longtemps quatre à six jours de congés, mais c'était exceptionnel et quand même peu de chose). La loi des 40 h a été une assez bonne chose mais de courte durée car au bout de quelques années, on a été amené en beaucoup d'endroits à faire des heures supplémentaires allant de 40 h à 44 h et même de 44 h à 48 h.

Quant à l'institution des délégués, elle a mis longtemps à se mettre en place et ses résultats ont été valables dans certains cas et nuisibles dans d'autres.

De 1936 à 1939, la Rhodia a repris une activité de plus en plus intense et après avoir pratiqué des prix de vente très bas, à cause de la concurrence de la Viscose, du Coton et de la Laine, nous avons pu en 1938 remonter notre tarif de vente ce qui nous a permis de gagner un peu d'argent pour nos investissements. Après tant d'agitations, de troubles et de difficultés, ces trois années ont été une période de travail intense de prospérité et de calme social.

La Maladie d'Emy.

En début de juillet 1937, nous avons décidé, Emy et moi, d'aller passer quelques jours à Paris pour qu'elle puisse voir les parents et amis et visiter l'Exposition qui venait de s'ouvrir. Nous étions invités à loger chez les Bô. Or, pendant la nuit, entre Lyon et Paris, dans le compartiment de couchettes (on ne prenait pas les wagons-lits à cette époque), elle a été prise de douleurs très violentes dans le dos ; arrivés chez les Bô, nous avons vu le Docteur Picot, beau frère des Bô qui, étant chirurgien, n'a pas trouvé autre chose que des névralgies et ce n'est que le soir qu'un Docteur a décelé une pleurésie. On l'a transportée immédiatement dans une clinique de Paris où elle est restée 25 jours ; ses souffrances avaient fini par cesser mais elle était très faible et après cette période, la pleurésie étant stoppée et semblant guérie, elle a été envoyée à la maison de repos de La Malmaison. C'était une très belle organisation un peu spécialisée pour les malades nerveux ou déprimés ou in-

.../...

toxiqués mais un service remarquable, des infirmières de premier ordre et des médecins sérieux. Elle aurait dû y rester un mois mais au bout de trois semaines, elle a eu une rechute de pleurésie, qui a bien inquiété le médecin, et le séjour à La Malmaison a été prolongé de plusieurs semaines. Elle ne se sentait pas mal et pouvait circuler dans le pavillon où elle était et un peu dans le Parc mais était encore très faible. J'avais amené ma voiture à Paris, dans un garage près de la Gare de Lyon, et venais tous les dimanches la voir ; ma voiture (la 20 CV Hotchkiss) me permettait d'être à La Malmaison très vite et de repartir le soir par le train de nuit. C'était l'époque où les congés payés fonctionnaient à plein et les trains assez embouteillés, d'autant plus que le Front Populaire ayant jeté le trouble dans la SNCF il y avait une certaine pagaille dans les services. Finalement, à la fin septembre, l'état de ma chère et courageuse malade était vraiment satisfaisant, les médecins ont conseillé de passer l'hiver à Grasse.

Heureusement, nous étions bien organisés; Marie-Claire avait deux ans et était entre les mains d'une merveilleuse demoiselle que l'on appelait Nany et qui était chez nous depuis plusieurs mois et qui nous enlevait tout souci pour cette mignonne et sage petite dernière ; à la maison, nous avions deux bonnes tout-à-fait de confiance et gentilles.

Nous avons pu louer un petit pavillon à Magagnosc près de Grasse. En une première étape, je suis allée avec Emy dans un grand et sympathique hôtel à Grasse même puis au bout de quinze jours j'ai amené Marie-Claire et Nany et nous avons emménagé à Magagnosc. Tout l'hiver s'est admirablement passé dans ce site si joli et au climat si doux. J'allais souvent y passer un weekend c'est-à-dire je partais de Lyon, samedi vers 17 h pour arriver vers 22 h et repartais pour Lyon, le lundi à 4 ou 5 h (il n'y avait toujours pas de semaine anglaise). Pour Pâques, on a pu loger toute la famille grâce à une tente pour les aînés et ce fut un séjour très heureux. Finalement, vers mai ou juin, notre malade était tout à fait guérie ; on a quitté

Magagnosc pour rentrer à Lyon. Votre Maminet était si bien guérie qu'elle a pu mener une vie normale et fatigante sans jamais d'accroc ultérieur (sauf son opération de la vésicule biliaire en 1969).

.../...

Les dernières années avant la guerre de 1939

Comme je vous l'ai dit, en 1937-38-39, nos affaires se sont développées d'une manière brillante. Les questions de fabrication ne donnaient guère de soucis et Pranal commençait à diriger toute la question chimie et Lardy, les usines textiles de Roussillon et de Vaise. Le service commercial était à Paris dans les bureaux du CTA, avenue Percier mais pratiquement, c'était moi qui étais le Directeur Commercial. Nous avons organisé le partage des tissus à succès entre quelques très bons clients qui ainsi ne se faisaient pas concurrence. Le piqué d'Albene, le Pikalba était réservé à l'Alliance Textile (mon frère Marco) ; le crêpe mousse, Murella à TSR dont le patron était Monsieur Glavval, un excellent ami que Monsieur Bô avait réussi à apprivoiser (car c'était un chef terrible) et qui nous aimait tous beaucoup ; et le marocain Bourdeline à la maison Bourdelin dirigée par un autre patron difficile, Monsieur Cavarec qui était aussi devenu un très bon ami. Sous la direction de Schricke, nous faisions une publicité énorme pour l'époque sur les tissus Rhodia ou Albene, publicité très efficace. Cela représentait pour tous et pour moi-même un travail énorme et un jour, ma secrétaire que j'avais depuis plusieurs années m'a dit au moment des vacances: "Je ne comprends pas comment vous arrivez à faire tant de choses différentes à la fois sans jamais avoir l'air débordé". Compliment auquel j'ai été fort sensible.

Or, en 1937, un de nos voyageurs étant aux USA (probablement Monsieur Lardy ou Monsieur Altwegg), en visite chez DuPont, apprend qu'ils viennent d'inventer un fil extraordinaire à tous égards : le Nylon, et ils nous en offrent la licence pour la France, l'Allemagne, la Belgique et l'Italie. C'était le CTA qui aurait voulu avoir cette licence mais comme dans le procédé il y avait beaucoup de chimie très spéciale, DuPont a préféré Rhodiacéta avec l'appui de Rhone-Poulenc et ils ont eu bien raison.

Mais la loi sur les brevets exigeait qu'un brevet, pour ne pas être caduc, devait être exploité dans un délai de quelques années : alors des DuPont ont envoyé en France une machine monofilière de filature qui était quand même un très gros meuble, avec un technicien, pour faire du Nylon en France et bien entendu chez Rhodiacéta. C'était une opération difficile mais les DuPont ne doutaient de rien et ils ont réussi à faire quelques 100 kg de fil ; on a fait constater l'opération par un huissier venu dans l'atelier et ensuite on a vendu ce fil à des clients qui ont fait des bas et du tissu. Le technicien, nommé Hull, maigre, 1 m 90, ne parlait pas un mot d'aucune langue sauf la sienne. Il fallait lui adjoindre un ingénieur sachant l'anglais et en cherchant sur nos listes, on a trouvé que le meilleur en anglais était Mollard. A part qu'il était sorti 1^{er} de l'Ecole de Chimie, je ne le connaissais guère ; il faisait des recherches, sous les ordres de Monsieur Mouchiroud. Grâce à sa

.../...

connaissance de l'anglais, il a émergé et est devenu, bien plus tard, mon successeur et Président de RP Textiles.

Puis nous avons organisé une mission composée de moi-même, Pranal, des Georges, Mollard et Renaud Gillet sous la haute direction de René Beinheim. Départs en mars 1939 sur Ile de France : séjour de quelques semaines à Wilmington où nous avons signé, Monsieur Beinheim et moi, le contrat Nylon et avons ramené une montagne de plans et de documentation ; Mollard et Gillet ont appris à filer le Nylon. Et nous avons commandé pour la France une machine prototype de vingt positions de filature, devant être expédiée à Lyon. En fait, elle est arrivée au bout d'un an dans quatre ou cinq immenses caisses de 10 m de long et 4 m de haut, à peu près en même temps que les allemands, mais on a pu les planquer dans un atelier vide et ces "Messieurs" n'en ont rien soupçonné.

Notre retour des USA a été assez agité car c'était le moment où Hitler commençait à envahir l'Autriche, la Tchécoslovaquie et on parlait de plus en plus de guerre. Nous sommes repartis sur l'Ile de France presque vide car aucun américain ne retournait vers l'Europe ; notre voyage s'est passé sans incident, alors qu'au départ nos amis de DuPont étaient pessimistes sur notre traversée.

Il ne faut pas oublier que six mois avant, c'est-à-dire en septembre 38, Daladier et Chamberlain, les chefs des gouvernements français et anglais de l'époque avaient été convoqués par Hitler et Mussolini à Munich. L'accord qui en était résulté et qui n'était pas glorieux pour nous avait paru au monde entier comme la fin de cette période de tension et avait provoqué un immense soulagement et une espérance de paix pour longtemps. Nous, français et anglais et aussi américains, et même les allemands de Fribourg que je rencontrais souvent, étions bien naïfs.

Pendant les premiers mois de 1939, la vie a continué dans un calme d'autant plus reposant que l'on avait été affolé dans les mois précédents Munich. Mais chacun s'est quand même préoccupé de son affectation éventuelle en cas de mobilisation et j'ai reçu un ordre me nommant Directeur de l'Usine de la Belle Etoile à St Fons.

Nous sommes partis, en juillet, pour Allevard où moi-même et les enfants faisons la cure, d'ailleurs très efficace pour moi (nez et gorge). Nous avons loué un très grand chalet où sont venus nous rejoindre Jean et Pussy, ainsi que mon frère Roger pour quelques jours. Puis toujours insouciant, nous sommes allés tous en Hotchkiss, à Neuchâtel et quelques jours à l'exposition internationale de Zurich, pendant que Lillette, René, avec quelques Reinaud partaient pour la Bretagne pour inaugurer la nouvelle 202 Peugeot que j'avais achetée pour René pour sa réussite au Bachot (passé à l'Ecole des Roches où il était depuis quelques années). Francis était parti pour le camp de Domino, or c'était juste après le 15 août.

.../...

Les jeunes automobilistes ont voyagé sans encombre jusqu'à quiberon après avoir couché sous la tente ; et dans ce bivouac, René a perdu son couteau des jeunesses Hitlériennes qu'il avait rapporté d'Allemagne où il avait passé un mois à Heidelberg (ainsi que Francis qui, lui, était à Fribourg). On se demande ce qu'auront pensé les gens qui auront trouvé ce couteau (ils auront conclu que des espions allemands venaient de passer, en voyant le manche à croix gammée..)

La guerre - l'occupation.

Dès la nouvelle de la mobilisation, les français nombreux sont allés s'installer dans des positions^{en} dehors des villes par crainte de bombardements et la plupart des Sièges Sociaux des entreprises ont quitté Paris pour des positions de repli préparées à l'avance. Rhone-Poulenc s'est installé à Evaux les Bains. Rodiacéta est restée à Vaise.

Notre famille a quitté le Quai de Serbie pour le Bouquet qui paraissait une retraite moins exposée, ce qui était parfaitement absurde mais on ignorait tout de ce que pouvait être cette guerre.

Comme les six premiers mois ont été la "drole de guerre", c'est-à-dire très calmes, pour la France, on s'est organisé pour vivre sans trop de difficultés : René et Francis allaient au lycée, Jacquot à l'école primaire de Rochecardon et Lilette et Marie-Claire, bien sûr, restaient au Bouquet avec Emy qui aidait beaucoup la propriétaire, tante Marthou, dont le caractère autoritaire ne rendait pas la vie très facile. Mais Emy, avec sa douceur, rendait les accrochages rares, même avec René qui parfois se rebellait contre l'autorité de la patronne. Il est vrai que l'invasion de tous ces Lombard n'était quand même pas tellement agréable et facile pour cette brave tante Marthou habituée à un ménage assez réduit : Charles, Cécile dite Chichi et Rirette. Quant aux hommes, le brave et doux Auguste Gonard s'était, par dévouement, fait appeler dans un service de l'armement où il faisait des paperasses et comme c'était à l'autre bout de Lyon, vers Gerland, c'était moi qui l'emmenais en auto à 6 h 1/2 ; et le soir il rentrait cahin caha en autobus ce qui lui prenait une bonne heure. Comme il était un grand blessé de la guerre de 1914 et qu'en plus, il s'était fait un peu écraser un pied par un tramway il marchait assez difficilement mais avec un grand courage.

En ce qui me concerne, j'étais donc "mobilisé civil" comme Directeur de la Poudrerie de la Belle Etoile à St Fons. C'était une usine construite par Rhone Poulenc vers 1935-36 aux frais du service des Poudres pour fabriquer, en temps de guerre, du Phenol destiné à la production de la mélinite et du sulfate, produit intermédiaire de l'ypérite. Je dois dire que cette usine qui avait été construite par les ingénieurs de Rhone-Poulenc, sans que dans la région lyonnaise on en ait parlé et qui était quand même très considérable, était admirablement préparée de sorte que quand nous sommes arrivés, tout était en état de démarrage et les matières premières

.../...

(benzine, soude, acides sulfuriques, chlore, sulfate de sodium et bien entendu charbon) sont arrivées juste au bon moment et en quantité suffisante. L'encadrement qui comprenait surtout des ingénieurs et contre-maitres de Rhone-Poulenc était parfaitement compétent et dévoué. Mais le problème délicat était celui des ouvriers : il en fallait à peu près cinq cents et le recrutement était prévu par la "réquisition" c'est-à-dire une sorte de mobilisation civile de tous ceux qui n'étaient plus en âge d'être soldat et qui n'étaient pas ouvriers de mécanique ou de métallurgie. C'était une masse assez lamentable de commerçants en alimentation, bistrots, coiffeurs, employés de bureaux à qui on demandait un travail pénible, quelque fois dangereux et avec des horaires de 48 à 52 h par semaine, avec alternance de jour et de nuit. Le médecin d'usine était impressionné par la faible résistance de beaucoup d'entre eux qui avaient au plus mon âge (45 ans) et qui étaient souvent de gros buveurs. Finalement, malgré un certain déchet et grâce à la bonne volonté de ceux qui venaient de Rhone Poulenc et des cadres, qui étaient pour moi une aide précieuse, on arriva au bout d'un mois à faire marcher cette énorme machine et à envoyer aux poudriers de quoi faire la mélinite pour les obus et de quoi fabriquer de l'ypénite (que, heureusement, on décida de ne pas faire).

Je partais du Bouquet à 6 h 1/2 pour être à l'usine à 7 h et le soir, je sortais à 5 h 1/2 pour aller à Rhodiacéta à Vaise où je rencontrais Pranal, Lardy et Bonnet qui n'étaient pas mobilisables et dirigeaient notre maison, chargée de fabriquer la fibre kaki pour des uniformes militaires. Et je rentrais au Bouquet vers 9 h.

Ce régime fatigant, mais combien passionnant, a duré jusqu'à l'arrivée des troupes allemandes à Lyon, c'est-à-dire en juin 40.

L'Exode

Il est inutile de décrire la navrante période où la moitié de la France du Nord a traversé le pays pour s'éloigner de la zone des combats. Et quand l'armée allemande n'a plus été bien loin de Lyon, nous avons décidé d'évacuer les familles : ma Hotchkiss conduite par René, ma 202 conduite par Gilbert Bô avec, sur chaque toit, des matelas, des couvertures et des bagages, ont emmené Maminet, tous les enfants (les miens et les enfants Bô qui étaient au Bouquet depuis quelques jours) à Chirac, que l'on avait désigné comme point de retraite.

Je suis resté avec tante Marthou, son mari, quelques domestiques et des parents Bô (grand-père Bô et grand-mère Meunier) qui sont arrivés un soir ne sachant où continuer.

L'usine "Belle Etoile" avait été évacuée complètement et Monsieur Bô, qui est apparu un matin, ayant jusqu'au dernier moment fait marcher des fabrications de munitions, est resté avec moi pour s'occuper de Rhodiacéta et de Rhone-Poulenc, St Fons.

N'ayant plus d'essence, ni l'autorisation de circuler en auto, dès l'arrivée des allemands, nous circulions à bicyclette (j'en avais acheté plusieurs par précaution quinze jours avant, quand on en trouvait encore facilement). Nous sommes restés bien entendu sans nouvelles de tous ceux qui étaient partis et qui nous ont raconté plus tard qu'ils avaient été merveilleusement accueillis à Chirac, par tante Madeleine et où ils ont pu se ravitailler suffisamment car dans cette région il y avait encore de quoi manger. Au bout d'un mois, l'armistice ayant prévu que les allemands se retireraient au Nord de la fameuse ligne de démarcation, tous les évacués sont revenus avec le peu d'essence qu'ils avaient gardé et ma famille s'est réinstallée Quai de Serbie pour la longue et triste période de l'occupation.

Été 1940 - Été 1945

Comment raconter cette affreuse époque où la France a vécu sous l'oppression et la faim.

Le ravitaillement a été, pour nous, citadins, une préoccupation constante et le marché noir à peu près inexistant : ma merveilleuse Emy et notre domestique alsacienne, dont le mari était prisonnier, ont fait les queues dans les magasins et utilisé au maximum les tickets d'alimentation ; et nous avons vécu tant bien que mal avec, rarement, l'aide d'un colis envoyé par des amis de la campagne. Mais les enfants ont souffert plus que nous de cette faim qui était toujours là, chaque jour. René, qui a été appelé aux Chantiers de jeunesse, est revenu un soir à la maison où il a eu une violente hémoptysie ; le médecin, appelé immédiatement, a constaté que c'était une grave affection pulmonaire c'est-à-dire un commencement de tuberculose. Après quelques semaines de clinique et de grand repos, il a pu être envoyé au Sanatorium l'"Orsac", à Hauteville. Il a fait là-bas des progrès rapides mais malheureusement, au moment où l'on entrevoyait une guérison, peut-être prochaine, il a eu une très violente pleurée-

.../...

sie qui l'a si fortement touché que, à certains moments, il devenait très pessimiste, lui qui d'ordinaire était plein de courage, d'entrain et qui réconfortait ses camarades. Il raconte qu'à un moment de grande faiblesse, il a reçu un colis contenant un poulet envoyé par nos amis Linder, fabricant de voile Rhodia, près de Tarare. Et la dégustation de ce cadeau exceptionnel l'a réconforté et il dit que de ce jour là, date de début de sa guérison. Nous avons pu aller le voir plusieurs fois à Hauteville en partant le matin et rentrant le soir avec une Citroën de l'usine qui marchait avec un mélange synthétique et malodorant mais qui permettait quand même de rouler et de rouler même normalement. Dans la voiture, nous étions Emy et moi et les quatre enfants restant et en plus, une fois, la jeune fille qui s'intéressait à lui, Marie-Thérèse, dont il avait fait la connaissance dans le scoutisme. Et son état de santé s'est amélioré jusqu'à la fin de l'occupation mais il avait encore une plèvre non guérie et qui restait un danger préoccupant.

Pendant ces années, la vie a essayé de continuer, c'est-à-dire les classes pour Francis, Jacquot et Marie-Claire. Lilette, avec ses nombreux amis dont plusieurs étaient de familles alsaciennes réfugiées à Lyon, entretenait dans la maison une activité dynamique et on voyait souvent des garçons et des filles qu'Emy accueillait avec son charme et sa bonté. On a même dansé ; j'étais souvent inquiet de voir Lilette sortir avec ces amis pour aller chez des voisins du Quai de Serbie ou du quartier et rentrer plus ou moins pieds nus pour ne pas faire de bruit, tard après le couvre feu et naturellement dans une obscurité totale.

Jusqu'en 1942, nous étions en "zone libre" c'est-à-dire qu'on ne voyait pas d'allemands (soldats ou policiers) et on circulait librement en chemin de fer ; mais pour aller en zone occupée, c'est-à-dire Paris, il fallait un "ausweis" et seuls les industriels et commerçants qui justifiaient de raisons sérieuses en obtenaient.

Or les textiles artificiels (il n'était pas encore question de synthétiques) ont bénéficié d'un traitement relativement favorable : en effet, il n'y avait plus possibilité d'avoir du coton ou de la laine et les allemands ont demandé au Gouvernement de Vichy de faire produire le plus possible de textiles artificiels, Viscose, fibranne et acétate. Pour la Rhodia, il fallait du charbon pour les chaudières, du Carbone de calcium pour faire l'acide acétique et de la pâte de bois. Et nous avons reçu souvent, à la dernière minute, les quantités nécessaires pour ne pas arrêter les fabrications. Naturellement, il fallait encore beaucoup d'autres produits et ce fut une période de continuelles acrobaties pour remplacer ce qui manquait. L'acétone, solvant essentiel de nos filatures, nous était fournie plus ou moins bien et un peu clandestinement ; on s'en servait en la mélangeant avec d'autres produits pour faire marcher quelques camions et quelques autos.

.../...

Mais on ne se serait pas donné tant de mal si nous avions fabriqué des produits pouvant servir à la guerre : or l'acétate ne pouvait être utilisé que pour des tricotés, des chaussettes, des tissus de robes et finalement beaucoup de chandails car on avait froid tous les hivers. Et avec la fibranne acétate que l'on filait en couleur bleu marine, on faisait des uniformes pour la police, les facteurs, les employés de chemin de fer, donc rien de militaire.

Mais dans cette période pleine de grâces soucis, il y avait des choses extraordinaires. Les services économiques allemands n'ignoraient pas, bien entendu, que nous avions une filiale à Fribourg, la "Deutsche Rhodiacéta" qui fabriquait l'acétate sous notre direction technique et comme à Fribourg, on produisait des fils destinés à faire une espèce de gros velours pour doubler les uniformes des armées combattant en Russie, les allemands étaient très intéressés par cette usine et on m'a donné l'ordre d'y aller pour donner des conseils ; on y a aussi envoyé Monsieur Lardy qui était notre Directeur technique. A Fribourg, le Directeur était M. Linnemann avec lequel nous étions déjà assez amis. Celui-ci avait besoin de main-d'œuvre : Monsieur Bô a eu l'idée de lui faire demander du renfort technique parmi les prisonniers de Rhodiacéta Française. C'est ainsi que très rapidement, ils ont pu faire venir de leur oflag de Pomeranie trois "Rhodiacéta" : Wolville, Desgeorges et Constantin ; on a pu y ajouter Jean Reinand qui n'était pas Rhodiacéta mais qui était ingénieur et que l'on a pu glisser dans ce lot. On a obtenu, également, l'affectation, à Fribourg, d'autres prisonniers venant de nos usines mais cela n'a pas marché toujours aussi facilement : tous ceux qui ont pu profiter de ce transfert ont eu beaucoup de chance. Linnemann a pu, avec un certain courage et beaucoup d'habileté, s'intéresser au sort des prisonniers français et a chargé Wolville, qui n'était pas ingénieur et peu technicien, d'être le chef de ce groupe de personnes. Grâce à lui, bien des drames ont été évités et si lui, Wolville, a été, en 1944, arrêté par la Gestapo et envoyé en déportation parcequ'il faisait parti d'un réseau de renseignements, grâce à son courage, un certain nombre de français évadés, qui étaient venus se cacher au camp des prisonniers de l'usine, ont pu être sauvés.

Et comme j'ai été envoyé à Fribourg, plusieurs fois, j'ai pu longuement prendre contact avec nos protégés et rapporter à leurs familles des nouvelles vécues.

En outre, j'ai une fois fait partie d'un voyage en Allemagne et en Autriche, organisé par les services allemands de Paris (Hôtel Wagastic), voyage où je n'étais d'aucune utilité mais très intéressant et émouvant, car, de temps en temps, on voyait des prisonniers français travaillant sur les routes, mais il était impossible de leur parler.

.../...

Il s'agissait, dans ce voyage, de la part du Magestic, de faire comprendre aux industriels du Textile Français que la fibranne viscosse était le textile de l'avenir devant remplacer le coton et un peu la laine. Et on nous a emmenés (une douzaine de lyonnais) visiter l'énorme usine de Lenzing près de Salzbourg. C'était une usine immense, qui venait d'être terminée avec un procédé ultra moderne (qui s'est révélé, par la suite, pas tellement excellent) avec des portraits d'Hitler partout, des croix gammées, des drapeaux et une ambiance impressionnante. Finalement nous avons rapporté pas mal de documents intéressants pour les années qui ont suivi la libération, sur ce qu'il fallait et ne fallait pas faire.

A Rhodiacéta Vaise et Roussillon, les petits et grands problèmes se suivaient et lorsque les allemands ont commencé à réclamer des jeunes ouvriers pour le STO, nous avons, avec Lardy qui parlait très bien allemand, non seulement refusé de lâcher aucun ouvrier des usines mais même en faire affecter pour que l'on ne les envoie pas en Allemagne. Ce fut une suite de négociations avec des services de la main-d'oeuvre où des français et des allemands travaillaient ensemble ; parmi ces français, il y en avait, heureusement, plusieurs qui nous aidaient à tricher. Quand il n'y avait plus rien à faire pour éviter le départ de certains, on s'arrangeait pour les faire envoyer à Fribourg. Mais vers la fin de l'occupation où les Boches étaient devenus fort méchants et exigeants, on avait sur les registres du personnel de Rhodia, beaucoup de noms inscrits comme travaillant à la filature et que l'on n'avait vu que quelques jours et qui ensuite s'étaient évaporés. Leurs papiers indiquant "ouvrier de Rhodiacéta" les ont généralement mis à l'abri des arrestations.

Francis, lui et ~~son~~ son ami Doche, se sont fait embaucher par Pappaz, dans un service de bucheron, près de Dijon, à Chatillon sur Seine ; ils ont pu ainsi échapper aux réquisitions du STO (je ne pouvais pas le faire embaucher à l'usine car à cause de son nom, il aurait été vite repéré). Et avec M. Doche, nous avons pu une fois, par le train, aller les voir dans cette immense organisation "Todt" où on coupait du bois mais où, eux surtout, possèdent des collets pour prendre des chevreuils ou des sangliers qu'ils revendaient aux paysans du pays moyennant soit de l'argent, soit du ravitaillement. Et au moment de la libération, ils ont pu, en se cachant dans les bois, échapper aux combats qui n'ont duré que quelques jours mais où les derniers allemands tiraient un peu partout sur les FFI qui les poursuivaient.

Pendant les étés 1943 et 1944, nous avions loué à la famille Léopold Roman, où plutôt à Madame que l'on appelait tante Suzanne, la villa du "Bois des Cotes", entre Champagne et Limonest. On y était très bien et de Vaise, je montais chaque jour, soit en bicyclette ce qui était assez dur, soit en vélomoteur quand j'avais un peu de carburant ; je me demande comment on était ravitaillé en nourriture (probablement grâce aux autobus peu fréquents mais qui faisaient le trajet Vaise-Champagne et Limonest.)

.../...

J'allais assez souvent à Paris voir Monsieur Bô et Charles Gillet ; je logeais toujours chez les Bô qui avaient un grand appartement, avenue de Messine, et grâce au métro et aussi avec beaucoup de trajets à pied, j'allais chez les Dessus, chez les Jean Lombard et chez pas mal d'autres amis : il fallait seulement ne pas rentrer tard à cause du couvre feu qui était à 23 h. Or, au cour d'un de ces voyages, nous avons appris, vers 17 h, par la Croix Rouge que Lyon avait été bombardée et on ajoutait que la Rhodiacéta était démolie. J'ai pu prendre un train immédiatement et suis arrivé à Vaise le matin à 6 h ; j'ai tout de suite su et vu que si l'usine n'avait pas trop de mal, deux bombes tombées dans la cour n'ayant pas éclaté, il y avait pas mal de tués et blessés dans Vaise : en fait le bombardement était destiné à la gare de Vaise qui avait été durement écrasée et nous n'avions reçu que les coups égarés, tombés un peu au hasard dans la région. Du côté des Brotteaux, aucun mal et j'ai pu retrouver ma famille très vite et rassuré tout le monde. Or le bombardement avait visé et atteint en dehors de la gare de Vaise, la gare de marchandises de la Mouche, près de Perrache et là, le tir mal dirigé avait atteint l'avenue Berthelot et causé beaucoup de destruction et de nombreux morts et blessés. Parmi les morts, il y avait un Monsieur Lombard, industriel des quartiers de la Mouche qui avait été tué dans son usine. Dès le lendemain, Emy a reçu plusieurs coups de téléphone affolés, de gens qui croyaient qu'il s'agissait de moi. Heureusement, j'étais à la maison, à ce moment là.

La libération de Lyon.

Vint enfin la libération de Lyon. Nous avons pu quitter le "Bois des Cotes" quelques jours avant, car ce coin était devenu dangereux, les Boches tirant de temps en temps sur la route et quelques avions anglais (paraît-il) essayant de bombarder les colonnes en retraite qui montaient vers le Nord. Mais le 14 septembre, je décidai d'aller avec notre brave Akie, à pied, par des chemins détournés, pour récupérer au "Bois des Cotes" pas mal d'affaires que nous n'avions pu emporter. Or, en arrivant, nous trouvâmes la maison pleine de "Fritz" couchés ou vautrés sur les lits et canapés ; j'ai violemment engueulé le sous officier qui semblait les commander ; ils m'ont donné 3 F pour le vin qu'ils avaient bu. Et nous sommes repartis, Akie et moi, avec deux sacs pleins d'affaires et de provisions. L'opération était donc réussie. Mais si j'avais su que dans le jardin les allemands avaient enterré un des leurs, tué sur la route pendant leur retraite, je n'aurais pas été si arrogant.

Et le lendemain matin, les ponts ont sauté : d'abord le pont de la Guillotière, puis tous les autres en remontant et quand le pont Lafayette a sauté, toute la maison du quai de Serbie est descendue à la cave. Toutes nos vitres et pas mal de cloisons ont fortement souffert du pont Morand et du pont St Claire mais on ne voyait pas grand chose, sauf l'arrivée des premiers chars

.../...

français et américains sur le quai St Clair et quelques FFI de notre côté, qui rasaient les murs, et en fin d'après-midi un petit détachement d'allemands qui filait à pied vers la rue Puits Gaillot. Tout l'après-midi et dans la soirée, les ponts de la Saône sautaient, quelques uns ayant résisté grâce au courage d'un groupe de FFI commandé par un ouvrier de Rhodiacéta, Monsieur Forestier, qui, avec quelques fusils de chasse et mitraillettes, a empêché les sapeurs allemands d'allumer leurs mèches.

Le lendemain, Lyon était libérée. Plus un Boche, une nuée d'américains et de français qui d'ailleurs repartaient tout de suite vers le Nord pour poursuivre les colonnes en retraite. Mais les américains, en quelques heures, installèrent un pont Bailey sur les piles du pont de la Guillotière, dont un arche seulement manquait ; ce qui a permis de faire passer leurs chars, leurs camions et quelques voitures civiles des autorités françaises. Comme le pont Wilson avait "mal sauté", il y avait un passage de trois à quatre mètres sans balustrade mais qu'on a pu vite arranger un peu pour que les piétons puissent passer, mais il fallait faire la queue. Moi-même, avec mon vélomoteur, réussissais à traverser, en attendant quelque fois une demi-heure mais ensuite cela allait vite jusqu'à la Rhodia ; il y avait plus de facilité à traverser la Saône par le pont de l'Homme de la Roche et celui de Serin.

Notre pauvre usine avait été envahie la veille par une bande de FTP, très nombreuse, qui avait pénétré partout, tout pillé (ce qui était pillable) mais finalement pas trop détérioré le matériel. Naturellement, il n'y avait ni électricité, ni eau et petit à petit, les ouvriers arrivaient et s'efforçaient de nettoyer, de réparer ce qui était cassé (lampes, tuyaux, robinets et portes enfoncées) ; quand le courant est revenu et l'eau, on a pu rallumer la chaudière et redémarrer tout doucement.

Mais il y a eu une période affreuse, celle des représailles exercées contre ceux qu'on avait repérés comme "collaborateurs". Les vrais collaborateurs avaient disparu ou s'étaient cachés et ceux qui avaient fait plus ou moins partie de la Résistance se sont mis à pourchasser beaucoup de gens, souvent innocents ou maladroits dans leurs paroles ; deux Directeurs de Rhône-Poulenc St Fons ont été assassinés.

A la Préfecture, il y avait un Commissaire de la République, Yves Farge, qui était (paraît-il) un grand bonhomme, mais complètement débordé et entouré de personnages dont beaucoup étaient douteux, de sorte qu'on n'a pas du tout apprécié son passage à Lyon.

A Rhodiacéta, il n'y eut pas trop d'exactions et les quelques types qui auraient mérité d'être jugés et condamnés avaient disparu.

A Roussillon, la situation était plus grave car tout un groupe communiste, dont une bonne partie avait été FTP, s'est

.../...

mis à arrêter beaucoup de gens avec qui ils avaient eu des ennuis pendant l'occupation. Finalement, après une semaine d'inquiétudes, ceux qui avaient été arrêtés furent libérés un peu au hasard et dans le désordre. Les usines purent se remettre en route dans la mesure où elles recevaient un peu de charbon et de matières premières.

En réalité, nous étions comme toute la ville, dans la joie de la libération, de ne plus voir un peu partout les uniformes "Feldgrau" et de n'avoir plus, à chaque instant, l'inquiétude de perquisitions et pour beaucoup d'arrestations. Nous ne connaissions que très peu la Gestapo ; on savait que leur repaire était l'Ecole de Santé Militaire, avenue Berthelot et place Bellecour ; nous connaissions des jeunes qui étaient recherchés et certains arrêtés (le fils de Minette Bonvolot...) mais nous étions horrifiés par les bandes du PPF (Doriot) qui étaient des français et jouaient auprès des allemands, le rôle d'une police cruelle et sans scrupules.

Une anecdote : en hiver 1943-1944. Un ami de Lilette et René, Tacussel, élève à l'Ecole de Chimie, avait été convoqué par le PPF pour être interrogé par un horrible Boche, rue Masséna ; il me demanda de l'accompagner. Nous y sommes allés avec le brave Aulas, dans la voiture de l'usine et le fait que moi, Directeur Général de Rhodiacété, donnais ma garantie pour Tacussel a, un peu, impressionné ces épouvantables personnages. Finalement, après avoir assisté pendant des heures à des interrogatoires divers, qui se terminaient presque toujours par "Montluc", notre tour est arrivé et le Boche a dit : "Tacussel, vous pouvez partir, c'est terminé pour vous." Quel soulagement ! J'ajoute que cet individu, en civil mais qui était sans doute officier, était accompagné dans la salle par une très belle femme, française, qui fumait tranquillement pendant ces séances. Le Boche a d'ailleurs été pris et fusillé à la libération. En fait, Tacussel avait chez lui un poste de radio émetteur mais heureusement les Boches ne le savaient pas.

Et la guerre n'était pas finie puisque nous étions en automne 1944 et, malgré que le lyonnais moyen ait repris une vie de temps de paix avec encore beaucoup de restrictions de nourriture et de chauffage, les soldats français et américains étaient au combat ; en Alsace, ce fut terriblement dur. Daniel Bô, le troisième fils de Monsieur Bô a été tué et son fils aîné, Gilbert, blessé dans cette Alsace, si difficile à reprendre.

Francis s'était engagé pour la libération dans les éclaireurs skieurs et bien sûr on ne savait rien de lui.

Comme notre région était complètement libérée, on a repris la chasse, très importante pour le ravitaillement encore bien insuffisant ; plusieurs dimanches matins, étant dans les Dombes avec mes compagnons de chasse, je voyais passer les bombardiers "Maraudeurs" qui partaient de Bron ; ils allaient attaquer les ponts du Rhin. Je savais que le mari d'une amie de Lilette, qui habitait quai de Serbie devait, après avoir passer la nuit avec sa femme, décoller et qu'un moment après, il risquait

.../...

d'être descendu dans le terrible barrage de la Flag allemande qui essayait de protéger ses ponts tellement indispensables pour la retraite des troupes Hithériennes. En fait, cet aviateur a eu la chance de n'être pas atteint mais ce mélange de vie dans une ville calme et d'une guerre de quelques heures, était impressionnant.

Des nouvelles de Francis qui, dans les Alpes, près de, a participé à une attaque sur un poste allemand dans la neige et de nuit. Ils sont tous en blanc et quand ils arrivent près du poste, objet de leur opération, ils sont accueillis par un violent tir de mitrailleuses. Un sous-officier tombe et l'on doit filer en vitesse dans la pente glacée. Francis tombe dans un trou et ne pouvait repartir ; il tire pendant un long moment dans la direction du poste allemand, ce qui empêche ceux-ci de sortir ; quand il pense que le calme est revenu, il se relève et repart en "Schuss" poursuivi pendant quelques instants par des tirs qui, heureusement, ne l'atteignirent pas. Comme il a sans doute protégé par son tir ses camarades qui décrochaient, il aura quelques jours plus tard, la Croix de guerre. Et en plus une décoration étrangère, la RED CROSS.. USA

Il participera ensuite à une autre opération dans le même secteur mais cette fois sans encombre. Et comme quelques jours après, la fin de la guerre est proclamée, il restera quelques semaines sur les crêtes et un peu dans les villages italiens de l'autre côté, avant de redescendre à Vienne où son unité est rapatriée.

C'est donc le 8 mai 1945 que la guerre se termine et à ce moment là c'est la joie générale dans toute la France et le soulagement pour tous ceux qui avaient encore des membres de leur famille aux combats.

Mais il y a encore les prisonniers, les déportés et tous ceux qui sont encore en Allemagne au titre du STO et dont on n'a pas de nouvelles. Comme je suis un des rares officiers de réserve qui connaisse Fribourg et parle l'allemand, on me désigne pour partir, vers le 15 mai avec des tas de laisser-passer, en uniforme de marin, avec ma voiture et on m'adjoint notre ami Willig, chef du Bureau d'Etudes et lieutenant de réserve d'artillerie. Voyage émouvant, traversée du Rhin en face de Fribourg sur un pont de bateau de l'armée, capable de supporter les chars et la grosse artillerie. Arrivée à Fribourg : nos personnes qui travaillaient à l'usine ont été libérés l'avant veille et sont partis mais je prends contact avec Linnemann et les ingénieurs qui restent et je leur fais écouter, debout dans la grande salle, le discours de De Gaulle ; je leur fais, dans mon meilleur allemand, un discours dans des termes qu'ils n'avaient pas l'habitude d'entendre. Je loge chez Linnemann et mange à la popote des officiers supérieurs et on me demande d'aller à Siegmaringue pour savoir ce qui s'y passe ; voyage de quatre ou cinq heures sur des chemins souvent démolis, au milieu de convois militaires ; arrivée dans cette ville célèbre, pleine de réfugiés et encore habitée par quelques membres féminins ou vieillards des Hohenzollern. Mais Wolville et Reinaud qui y ont été dix jours avant (Wolville ayant été nommé Commandant de la Place après s'être échappé de leur Tunnel de Déportation) sont partis rapatriés par la Suisse.

Je reste encore quelques jours et ~~Wolville~~ et moi visitons des usines et ayant été à Baden Baden, décidons de prélever du matériel de l'usine de Fribourg pour l'envoyer à Lyon qui manque cruellement de certaines machines, dont la DRAG est abondamment munie.

Nous allons aussi au Lac de Constance à Vidnau et finalement rentrons sur Lyon. A Paris, j'ai fait un rapport sur ce que j'ai pu voir.

Rhodiacéta se remet en marche et c'est le début de l'ère du Nylon.

Notre ami PRANAL, qui a été directeur du département Nylon (DDN), devient à ce moment le grand animateur de Rhodiacéta. Déjà, pendant l'Occupation et à l'insu des Boches, nous avions commencé à filer du Nylon sur la petite machine arrivée des USA en mai 1940, avec ~~des~~ Polymère fabriqué par des moyens astucieux, par Rhône Poulenc à Roussillon. Nous avons pu vendre quelques tonnes de fil à des fabricants de bas, de lingerie, de fil à coudre mais surtout pas à ceux qui auraient été obligés de faire des parachutes pour les allemands.

Dès la libération, la production a été poussée et on a construit deux ou trois machines sur les plans de Du Pont que
.../...

nous avions rapportés en 1939 et Rhone-Poulenc a fabriqué le Polymère. Mais à cause de la guerre, les américains n'avaient plus le droit de nous fournir les informations correspondant aux projets réalisés pendant les quatre ans passés et M. Bô, appuyé par notre gouvernement et par Pranal qui était parti pour Washington pour une mission officielle, réussit, au bout d'un an, à obtenir enfin ce déblocage qui permit à une mission de nos ingénieurs d'aller chez Du Pont et de ramener toute la documentation désirée. Et très rapidement, à partir de ce moment, Pranal, avec son équipe, merveilleusement active et enthousiaste, lança une production de Nylon qui devint bientôt la plus importante d'Europe. Comme le Nylon se vendait cher, quoique bien moins que la soie, on gagnait beaucoup d'argent ce qui permettait de construire de plus en plus de machines. Pour que l'on ne fasse pas n'importe quoi avec notre Nylon, Pranal avait organisé un service Développement (issu de notre service Application d'avant guerre) qui devint un admirable outil de propagande et de conseils pour nos clients.

C'est pendant cette période, à partir de 1947, que j'ai beaucoup voyagé car nous avons commencé à faire du Nylon dans nos filiales : d'abord à Fribourg, bien entendu, puis en Italie à Pallanza, en Suisse à Emmenbrücke près de Lucerne et enfin au Brésil et un peu en Argentine. Mais les difficultés venaient de nos relations avec Du Pont de Nemours et je suis allé trois fois à Wilmington (siège de Du Pont) avec mon ami Recordon, le spécialiste des contrats financiers ; une première fois pour rien car en arrivant à New York, on nous a appris que le gouvernement américain faisait opposition à nos projets ; une fois pour réussir et la troisième fois pour visiter plusieurs usines très modernes et qui nous ont étonnées. Comme bien souvent aux USA, le Directeur ne sait pas comment marche la fabrication car on l'a nommé à la tête d'une usine de Nylon alors qu'il était dans une usine de produits photos. Mais les sous ordres, cadres, agents de maîtrise et ouvriers sont généralement très valables et compétents, aimables et de bonne humeur et pas surchargés (y compris le Directeur) et bavardant sur les parkings. Nous, qui étions fort pressés de recueillir le plus possible d'informations en peu de jours, ne trouvions plus personne de disponible déjà un quart d'heure avant la sortie.

Pour tous ces voyages, il n'y avait plus que l'avion, les trajets en bateau étant trop longs et aussi chers. Le plus intéressant a été le premier voyage au Brésil avec mon ami Lecomte venant de Pallanza (Italie). Les avions les plus rapides étaient des constellations, quadrimoteur (à hélice) qui faisaient du 400 à 500 km à l'heure. Départ de Paris, première escale à Dakar, deuxième à Recife sur la côte au Nord du Brésil, arrivée à Rio de Janeiro d'où l'on prenait un petit avion pour Sao-Paulo. Cela demandait plus de 24 heures ce qui paraît long aujourd'hui. L'étape Dakar-Recife est celle de la traversée de l'Atlantique, de nuit, dans la brume pendant que l'on franchit la zone sinistre pour les bateaux que l'on appelle le "Pot au Noir". Je regardais par mon hublot l'aile et les deux moteurs qui, dans l'obscurité crachaient une trainée de gaz un peu lumineuse

.../...

et je pensais en admirant cette énorme machine qui avançait sans secousse dans la nuit au poème de Lecomte de l'Isle : "le sommeil du Condor" : "Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes".

Une fois, en allant aux USA où je voyageais seul, les ingénieurs de mon équipe étaient partis un peu avant moi, nous avons eu une panne de moteur aux Açores après une courte escale ; en pleine nuit, j'ai vu par le hublot que l'avion lâchait de grandes trainées blanches par les tuyères des ailes : c'était le commandant qui vidait l'essence pour réatterrir (au départ, on est trop chargé de combustible pour un atterrissage). Nous avons appris qu'un des quatre moteurs avait une avarie, d'ailleurs grave, et nous sommes restés 24 heures dans l'aéroport des Açores en attendant l'avion de remplacement qui nous a été envoyé de Paris. Nous n'avons pas pu visiter l'île car on ne savait pas quand l'avion arriverait, et nous n'avions pas pu nous baigner dans la mer toute proche, à cause des requins. Heureusement, il y avait parmi les voyageurs des gens charmants avec qui j'ai fait une bonne connaissance mais que je n'ai jamais revus.

Quand je parle de voyage, il ne s'agit pas de ceux de Lyon à Paris où j'allais très fréquemment pour voir M. Bô et M. Charles Gillet et aussi Recordon. Nous avons installé Gérard Lacan (neveu de par sa femme de M. Bô) comme fondé de pouvoir de Rhodiacéta, à Paris, ce qui m'était bien utile. Je voyageais toujours de nuit, en wagon-lits et ce n'est que quand les avions d'Air Inter ont été fréquents et commodes que j'ai abandonné complètement le chemin de fer.

LES Evénements Familiaux

Vous pouvez mal vous rendre compte de cette existence familiale où la courageuse Maminet était si souvent seule, c'est-à-dire sans mari et avec ses cinq enfants. Quand j'étais à Lyon, je n'étais guère à la maison, que le soir à 20 h et tout de même assez souvent à déjeuner en vitesse. Francis était à l'Ecole de Chimie puis (après son mariage) à Fribourg où il a préparé une thèse de Doctorat qu'il a soutenue à Lyon : cérémonie solennelle à cause de la présence du Professeur Standing, patron de la thèse de Francis et chimiste célèbre. (Devenu plus tard Prix NOBEL de CHIMIE) Jacquot et Marie-Claire suivaient leurs études tranquillement ; ils se disputaient normalement comme il convient. René, guéri après l'opération remarquablement réussie par le Docteur BERVOUD., à Chateaubriand, en Bretagne, se préparait à prendre en charge l'hôtel que Franc Reinaud, avec divers amis et membres de la famille, faisait construire à Val d'Isère et que l'on avait nommé "Le Chamois d'Or".

Et c'est à ce moment là que nos deux aînés se sont mariés, l'été 1947. Le mariage de René a eu lieu à Paris, par le Pasteur Costil, au Temple de la rue Madame que nous avons retrouvé avec émotion, Emy et moi, et avec déjeuner chez les Xirani à Vaucresson.

.../...

août

C'était le ⁵ juillet 1947, pendant ces journées de canicule; nous étions seulement les deux familles (parents et enfants) et après tant de périodes où l'on s'était demandé si l'on se réunirait une fois, c'était vraiment un moment délicieux et bien doux.

Et puis, il y eut le 26 septembre 1947, le mariage de Lilette, à Lyon bien entendu. Cette fois, nous avons fait la grande réunion : après le mariage au Temple, grand déjeuner quai de Serbie, 50 personnes On avait installé des tables dans notre salon et dans la pièce à côté, qui est devenue le salon de Lilette, et c'était très plein mais bien réussi ; un excellent déjeuner qui était une performance de Maminet car encore à ce moment, le ravitaillement était assez difficile. C'était la première fois que nous pouvions réunir tant de membres de la famille et d'amis après des années si dures et qui, même encore aujourd'hui, me paraissent avoir été si longues.

Freddy était à la CIBA, à St Fons, au service commercial. Les nouveaux mariés se sont donc installés dans le morceau de notre appartement qui est toujours celui de Lilette ; l'organisation très réussie fait qu'ils étaient chez eux, mais aussi chez nous quand celà leur convenait.

Les René sont très vite partis à Val d'Isère pour diriger et surveiller les travaux de construction et de finition de l'hôtel ; il faisait en plus, pendant quelques mois, le chef d'un chantier de travaux publics ce qui lui permettait de gagner un peu d'argent. Mais rapidement, il dut se consacrer uniquement au Chamois d'Or où les difficultés de fin de travail étaient importantes. Il a montré là un courage et une énergie bien méritoires pour un garçon qui, quelques années au paravant, était si gravement malade.

Je ne m'étendrai pas sur tous les événements heureux : mariages de Jacquot à Cabrières, de Marie-Claire à Lyon, des naissances qui se sont succédées de 1920 à 1968, mais hélas de la mort subite de notre cher Freddy, emporté par une crise cardiaque brutale survenue sur la neige qu'il avait tant aimée et pratiquée. Isabelle et Nicolas, surtout lui, n'ont pu guère se souvenir de leur père et ils ont été pour Lilette, veuve si prématurément, la joie et la consolation de sa vie. Et plus tard, la douce Colette nous a également quittés. ? (Colette Persus)

En 1972, la naissance de mon arrière petite fille, Eléonore est ma joie quand elle vient de temps en temps à Lyon et qu'elle fouille dans mes tiroirs ou dans mes poches pour y trouver tant de choses merveilleuses comme mes lunettes ou un briquet.

.../...

Rhodiacéta à la pointe des textiles synthétiques

Le développement du Nylon était si considérable que nous avons pu, et c'était nécessaire, augmenter nos installations en construisant à Vaise le très important bâtiment Nylon qui remplissait tout le terrain disponible jusqu'à la rue Gorge de Loup et, en peu de mois, il a été rempli de machines de filature, d'étirage, de moulinage. L'usine Rhodiacéta est devenue, après Berliet, la plus importante usine de la Région Lyonnaise.

Nous avons pu acheter à Vaise une très vieille usine le long du chemin de fer, Lyon-Paris, que l'on a appelée "Gorge de Loup". Nous n'avons gardé de cette usine qu'une villa qui a servi de bureaux et un très grand hangar qui a été reconstruit et aménagé en magasin pour le Nylon. Dans tout le reste de ce très grand terrain furent construits de très beaux ateliers et laboratoires et un joli restaurant pour le personnel.

Plus tard, on put encore acquérir une très vieille usine toujours dans le même quartier et de grands terrains pour des parkings pour les voitures du personnel qui étaient au nombre de 2 à 3000 .

Mais pour faire du Nylon, il fallait de la chimie et Rhône-Poulenc Roussillon n'était pas très excitée pour développer cette fabrication, ne se rendant pas compte d'ailleurs (pas plus que les "Messieurs de Paris") des possibilités immenses de ce fil sensationnel. Pranal avait beau tarabuster tout le monde, il n'y avait pas, chez Rhône-Poulenc, de programme comparable à celui que nous avons engagé à Vaise pour la filature. C'est alors que nous avons pensé à la Belle Etoile, cette usine que j'avais dirigée pendant la courte guerre 39_40 et qui, depuis lors, était abandonnée avec seulement quelques gardiens militaires (car elle appartenait à l'Etat). Et nous avons demandé à l'acheter. Or il s'agissait de l'ancienne poudrerie de la fin de la guerre de 1914 qui n'avait pas été utilisée, ni terminée, et qui représentait deux cents hectares de bois, de marécages. Une extrémité de l'usine Belle Etoile avait été construite par Rhône-Poulenc pour l'Etat, en 1937; j'avais eu à la faire marcher en 1939-40. Les négociations auraient été faciles, à Paris, car le service des poudres ne demandait qu'à s'en débarrasser, mais il fallait l'accord de la Poudrerie de Sorgues, dont elle dépendait, et le directeur de Sorgues, Monsieur Dalmon, était autrement intelligent et malin que les grands directeurs de Paris ; Dalmon nous a fait souffrir par ses exigences (d'ailleurs valables) et nous avons dû payer un prix nettement supérieur à celui envisagé : il avait bien défendu les ~~int~~ intérêts de l'Etat, ce qui était son devoir. Finalement, malgré le prix, nous n'avons pas regretté cet achat, d'autant plus que par la suite, nous avons vendu une grande partie des terrains, au sud, à Rhône-Poulenc pour son centre de recherches de carrière, à l'Air Liquide et à d'autres entreprises.

Comme nous avons apprécié Dalmon, nous l'avons "acheté" quelques temps après, c'est-à-dire qu'il a pris sa retraite d'Ingénieur en chef des poudres et est entré à Rhodiacéta comme adjoint de Wallut pour la direction des services administratifs et du personnel.

.../...

Et dans cette Belle Etoile, nous avons commencé par utiliser les bâtiments existants en les vidant de toute l'installation phénol que "les poudres" ont récupérée et généralement vendue. Naturellement, nous avons la chaufferie, les installations d'eau, d'égouts, l'électricité, ce qui gagnait beaucoup de temps. Sans attendre les bâtiments supplémentaires à construire, nous avons installé et mis en marche toute la fabrication du "Sel Nylon" qui était envoyé à Vaise pour être polymérisé et filé.

Par la suite, cette Belle Etoile est devenue une immense usine qui a fabriqué en plus du Sel Nylon, les matières "Plastique Nylon", puis toute la chimie du Tergal.

Le Tergal

Et pendant ce temps, les inventeurs travaillaient. Un anglais inconnu, d'une société de teinture impression, la Calico Printers Association, essaya une réaction que Carothern, l'inventeur du Nylon, avait oublié d'essayer et qui donna un produit nouveau, aussi sensationnel que le Nylon quoique différent par ses propriétés, que les anglais appelèrent "Terylène" et que nous avons appelé "Tergal".

Mais il fallait avoir la licence du Terylène et cela n'a pas été facile car Calico Printers avait vendu son brevet à l'ICI pour le monde entier. Pranal, malin et tenace, après des mois de visites à l'ICI et se présentant auprès de ces anglais comme celui qui avait le plus développé le Nylon en Europe, et qui, en fait, était beaucoup plus calé en textile que ces anglais purement chimistes, obtint le contrat de licence pour Rhodiacéta, pour la France, pour la Viscose Suisse et pour l'Italie où le contrat était fait avec Montecatini et Rhodiatocce.

Ayant la licence Tergal, il fallait le fabriquer. Comme je dis plus haut, la chimie devait se faire à la Belle Etoile. Mais la filature ? Vaise était archi-pleine avec le Nylon et l'Acétate qui continuaient à vivre entre Lyon et Roussillon.

Or le CTA avait fermé, depuis un an, son usine de Besançon où on avait fabriqué de la Viscose et auparavant la "Soie de Chardonnet" à la nitrocellulose (la première des soies artificielles). Il existe encore dans cette usine, les bureaux du Comité de Chardonnet, où les murs et les meubles sont couverts de très beaux tissus des premières fabrications (on n'y entre que rarement et les volets sont toujours fermés car la résistance à la lumière de ces fils n'est pas trop fameuse).

Donc nous avons racheté au CTA cette usine et l'avons, à notre habitude, complètement refaite en un formidable ensemble de filature du fil Tergal et de la fibre Tergal qui, contrairement à la fibre Nylon à des propriétés excellentes pour les mélanges avec la laine et le coton.

Plus tard, nous avons encore acheté au CTA, son usine de Colmar qui faisait encore de la Viscose et dont nous avons besoin pour fabriquer le Crylor. .../...

L'expansion des textiles synthétiques était si rapide et impressionnante qu'après Besançon, nous avons racheté à Valence une petite usine de filature de Rilsan (une espèce de Nylon dont la matière première est l'huile de ricin). Nous avons continué à filer du Rilsan sans enthousiasme mais l'usine de Valence a été décuplée en surface et batiments pour une nouvelle augmentation du Tergal.

Et comme ce n'était pas suffisant et que les clients et industriels du Nord se plaignaient que tout Rhodiacéta faisait travailler l'industrie textile du Sud, nous avons, avec la bénédiction de Guy Mollet, maire d'Arras, construit une très jolie et moderne usine à Arras.

Les événements sociaux

Tout ce que je viens de vous raconter s'est étendu sur une période de vingt ans, entre 1945 et 1965 ; il s'est passé tellement d'événements que je ne peux pas tout vous dire. Comme Rhodiacéta devenait chaque année plus immense les questions sociales prenaient de plus en plus d'importance et souvent d'acuité. Nous avons été amenés à faire installer, dès la parution de la loi et même quelque fois avant, des comités qu'on a appelés Comités d'Entreprise, dans chaque usine. Pendant longtemps, c'est celui de Vaise qui a été le plus actif et souvent le plus pénible car comme c'était moi qui le présidais, toutes les questions importantes y étaient posées.

La première affaire a été l'affaire Poidebard. C'était un monsieur qui, avant 1939, avait créé une officine de renseignements, laquelle signalait aux entreprises qui le demandaient les noms des ouvriers repérés pour leur communisme ou plutôt pour leurs activités plus ou moins révolutionnaires et que l'on pouvait de ce fait évincer à l'embauche. Or en 1945 ou 46, cette officine, qui ne fonctionnait plus, a été visitée par la police ou par la C.G.T. et on a trouvé naturellement les noms des sociétés avec lesquelles Poidebard était en relation ; d'où un scandale, journaux, grève et après intervention du Préfet, il m'a été demandé, ainsi qu'à Bonnet, le directeur de l'usine, de me retirer, étant entendu que je pouvais continuer à m'occuper de Rhodiacéta mais sans y mettre les pieds. Je me suis donc installé Place Tolozan, au C.T.A., pendant quelques jours mais, après une semaine, le Comité d'Entreprise m'a demandé de revenir et on n'en a plus parlé. Le pauvre Monsieur Bonnet qui était beaucoup plus repéré pour ses relations avec Poidebard n'a plus été accepté et nous lui avons trouvé un emploi dans un laboratoire que nous avions à la Croix Rousse et où, avec quelques techniciens, il a pu faire des recherches fort intéressantes.

Il y avait les réunions mensuelles du Comité d'Entreprise qui étaient souvent assez pénibles et surtout le Comité Central d'Entreprise dont les réunions obligatoires se tenaient à Paris, une fois par an, en juillet, et à Lyon, hors de l'usine, en décembre. Cela durait chaque fois un jour et demi ou deux jours ; il y avait avec moi, Pranal, Wallut, Dalmon, les directeurs d'usines et une trentaine de délégués dont le célèbre Monradian.

.../...

Au début cela se passait mal avec des scéances houleuses et quelquefois violentes mais, après quelques années, j'avais appris mon métier : on se disputait beaucoup, je les faisais rire, je coupais la parole aux bavards et à la fin j'annonçais la gratification de la 1/2 année et tout le monde criait que c'était ridiculement insuffisant mais surtout c'était à qui, de la C.G.T. ou des autres syndicats, téléphonerait le premier à Vaise et dans les autres usines pour dire que c'était grâce à lui que l'on avait si bien réussi. Et puis, nombreux étaient ceux qui voulaient finir vite, pour avoir le temps de visiter Paris.

Un problème se posait pour moi chaque année : Rhodia gagnait beaucoup plus d'argent que toutes les sociétés du C.T.A. et même que Rhône-Poulenc ; quand on donnait aux Comités d'Entreprise les comptes et le bilan (ce qui est obligatoire et normal), il était bien impossible de ne pas améliorer ce que nous appelions la prime d'intéressement, une sorte de gratification de 1/2 année.

Pourtant, je me disais que si Rhodiacéta gagnait plus que les autres, les ouvriers n'y étaient pour rien, sauf d'avoir eu le flair ou la chance de s'y faire embaucher. Ceux qui méritaient, étaient les cadres, les ingénieurs et les chimistes ; ils travaillaient avec enthousiasme, sans jamais s'occuper de leur horaire, qui travaillaient aussi le soir chez eux ce qui m'était reproché souvent par leurs femmes, quand j'en rencontrais à des réunions diverses ou à des mariages.

Finalement, les salaires à Rhodiacéta étaient plus élevés que partout ailleurs à Lyon avec, en plus, des avantages divers assez importants, indemnités de maladies, colonies de vacances, restaurants et un versement annuel très important aux Comités d'entreprise pour leurs oeuvres sociales.

J'ai eu un jour un entretien intéressant avec un délégué intelligent mais dur, qui m'a dit : "l'an dernier, je logeais dans un affreux logement, évidemment pas cher. Comme je voulais sortir de ces taudis j'avais acheté une auto à crédit. Maintenant nous m'avez procuré un appartement très bien dans une HLM neuve mais j'ai du acheter des meubles, je paie plus cher mon loyer, j'ai acheté une télévision pour ne pas être le seul dans cette HLM à ne pas en avoir et bien sûr j'ai gardé l'auto. Alors, je ne m'en sors plus et c'est de votre faute à vous les patrons. En plus j'ai tout acheté à crédit et c'est encore vous, ou plutôt vos collègues, les banquiers, qui ont organisé ce système qui nous étrangle." Je peux dire que, plus tard, j'ai revu ce délégué qui, après quelques périodes difficiles, s'en est très bien sorti et le reconnaît. (AUBERT)

Naturellement il y a eu les grèves, nombreuses, quelques fois très courtes mais qui posaient chaque fois le problème des "feux continus", c'est-à-dire que comme les filatures de l'Acétate et surtout des Nylon et Tergal ne pouvaient pas s'arrêter une minute sans nécessiter une remise en route de quelquefois 24 heures ; il fallait qu'il reste quelques hommes pour ne pas arrêter. Et souvent c'était les contremaîtres et ingénieurs qui faisaient l'effort de tenir le coup dans des ateliers presque vides. Ils

.../...

n'aimaient pas cela mais le faisaient par devoir. Malheureusement, il s'est développé, dans les usines, des groupes de jeunes qu'on a appelé plus tard, gauchistes, et qui, eux, ne désiraient que mettre la pagaille, de sorte que souvent toutes les filatures furent complètement arrêtées, d'où temps perdu pour remettre en route et détérioration de la qualité du fil après le démarrage et pendant plusieurs heures.

Je ne parle pas des grèves de 1968 où nous étions tous dans le même bain : Dalmon avait organisé à la Croix Rousse, dans un local loué depuis longtemps pour un service commercial, une position de repli clandestine pour la direction d'où nous pouvions téléphoner, recevoir du courrier et travailler sans être envahis comme cela était le cas quand je restais à Vaise.

Dans certain cas, quand les grèves étaient spéciales à Rhodiacéta et aux textiles artificiels, comme le C.T.A., je voyais les préfets et je dois dire qu'ils m'ont tous été de bons conseils et m'ont apporté une aide souvent efficace dans la mesure où ils pouvaient le faire.

Comme je vous l'ai dit précédemment, j'étais, depuis 1935, Directeur Général de Rhodiacéta, Monsieur Bô étant le Président. Puis, je suis devenu, en plus, membre du Conseil Administratif. En 1939, Monsieur Bô étant mobilisé dans le service de l'armement, a du abandonner la présidence à M. Charles Gillet, beaucoup plus âgé, et qui est resté mon Président pendant toute la guerre ; je dois dire qu'il a été pour moi un guide excellent et amical, très humain, me laissait beaucoup de liberté dans mes fonctions et n'intervenant que quand j'avais besoin de ses conseils et de son appui. A la libération, c'est M. Bô qui est redevenu Président jusqu'en 1961 où c'est moi-même qui ai été nommé. Entre temps, M. Bô qui était Président de Rhône Poulenc SA, m'a fait nommer en 1956, membre du Conseil d'Administration de cette immense société dont Rhodiacéta était une des principales filiales. Cette nomination a fait grosse impression dans notre entourage et nos amis. J'ai été aussi Administrateur de Progel dont le Président était M. Paul Gillet qui, assez peu industriel, était très artiste. Il s'est pris d'amitié pour nous et spécialement pour Kaminet ; il nous a invités souvent dans sa splendide résidence à la Croix Rousse et aussi à Cannes.

Pendant ces dernières années d'activité, je devenais couvert d'honneurs (ce que je ne cherchais pas) et de responsabilités (ce que je ne pouvais pas éviter). En 1952, j'ai été nommé Officier de la Légion d'Honneur ce qui était un peu normal étant donné que j'étais Chevalier depuis 1920, mais qui m'a fait bien plaisir ; M. Bô est venu de Paris pour me remettre cette décoration dans une cérémonie au Cercle de l'Union en présence de très nombreux ingénieurs de Rhodiacéta, de Rhône Poulenc et de nos meilleurs amis lyonnais. Il a fait un discours très touchant et émouvant comme il savait le faire avec tout son coeur et son amitié.

Président de la Rhodiacéta allemande, Administrateur de la Viscose suisse d'Emmenbuke, Administrateur de la Rhodiacéta italienne, Administrateur de Rhône Poulenc chimie. Ces fonctions

.../...

plus ou moins accaparentes (celle de Président de Fribourg étant la plus importante) m'ont amené à voyager souvent pour assister aux conseils d'administration. Plusieurs fois, j'ai pu emmener Maminet avec moi, en particulier à Naples où le prétexte de l'inauguration d'une nouvelle usine nous a permis de visiter Capri, Pompéï et bien d'autres localités admirables et de revenir par Rome où 24 heures bien courtes nous ont quand même donné une idée de toutes les merveilles que nous n'avons pu qu'apercevoir.

Mais la société anglaise, I.C.I. qui avait été à l'origine du Polyester (Terylène, Tergal, Terital etc...) a eu l'idée de réunir une fois par an ses principaux licenciés, chaque fois dans un pays différent : la première réunion à Londres, la deuxième à Paris, puis l'Italie, l'Allemagne, la Hollande... et chaque fois les femmes étaient invitées. Ce furent des réceptions extraordinaires, dans des hôtels de grand luxe, diners d'apparat, théâtres, visites des plus beaux quartiers. Les plus réussis furent, au point de vue touristique, la Hollande à Amsterdam et l'Italie à Stresa sur le lac majeur. Il y eut aussi une réunion à Venise mais comme j'étais au Brésil à ce moment là Maminet y est allée seule c'est-à-dire avec Monsieur et Madame Pranal et d'autres amis ; il paraît que ces quelques jours ont été sensationnels car les italiens n'avaient pas hésité à employer les grands moyens pour faire admirer leur merveilleuse Venise.

En janvier 1963, j'ai eu 69 ans. Un matin, M. Bô me téléphone de Paris pour me dire que M. Payan venait de mourir subitement d'une crise cardiaque à 55 ans. Or Payan qui était un poulain et un ami de M. Bô était Directeur Général de Rhône-Poulenc SA c'est-à-dire son adjoint immédiat, son collaborateur de tous les instants. Et mon cher Président était atterré : il m'a rappelé une heure après pour me demander de venir le voir ce que j'ai fait d'un coup d'avion dans la soirée et m'a demandé si je pourrais prendre cette place à Paris auprès de lui. J'ai demandé 24 heures de réflexion et avec Maminet, nous avons senti que je ne pouvais pas refuser malgré les problèmes considérables que cela allait nous poser.

Je suis parti quelques jours après pour m'installer dans ce poste de Directeur Général de Rhône-Poulenc SA où je suis resté trois ans. Il était convenu que je resterais à Lyon le lundi et le samedi pour m'occuper de Rhodiacéta ; que j'arriverais à Paris le lundi soir et rentrerais à Lyon le vendredi soir, les voyages en avion étant devenus réguliers, rapides et faciles. J'ai eu un métier assez nouveau, très intéressant, et ai été très bien accueilli par tous les grands directeurs dont je connaissais la plupart. Je logeais à l'Hôtel San Regis à cinq minutes du bureau, déjeunais au mess des directeurs et le soir dinais à l'Hôtel où chez des parents et amis.

Après un an, M. Bô, dont la santé n'était plus très bonne, m'a demandé de l'aider à trouver un Président de RPSA car il voulait démissionner. Cela a été une prospection captivante, qui nous a amenés, lui et moi, à choisir M. Baumgartner qui n'était plus Ministre des Finances de De Gaulle et qui était disponible. Il a accepté. M. Bô s'étant assez vite retiré, car

.../...

il était de plus en plus souffrant; j'ai travaillé plus de deux ans avec ce nouveau Président dans des conditions très amicales et intéressantes. Comme en 1966, j'avais demandé à revenir à Lyon, il a fallu trouver un nouveau Directeur Général pour me remplacer et là aussi, après pas mal de recherches, M. Baumgartner et moi avons choisi Achille ; j'ai cessé mes fonctions en aout 1967.

C'est à cette période, 16 aout 1968, qu'est survenue la mort de M. Bô qui s'est éteint après une série de crises cardiaques dont il ne s'est finalement pas relevé. C'était mon meilleur ami, mon patron respecté et admiré et c'est bien grâce à lui que j'étais arrivé à ces postes importants où, pendant longtemps, je m'appuyais sur lui.

J'ai donc repris mon bureau à Rhodiacéta et comme Pranal avait été nommé pendant mon séjour à Paris, Directeur Général puis Vice-Président, je lui ai laissé le plus possible d'initiative et de responsabilité ; bien que pendant la dure période de 1968 où toute la France était arrêtée par les grèves, j'ai dû avec Dalmen et Mollard, le mettre un peu en retrait dans les réunions syndicales où il n'avait jamais été très habile et dans les discussions à la Préfecture où il n'était pas bien compris de nos interlocuteurs. Il a eu d'ailleurs, en 1969, une grave crise cardiaque avec infarctus et bien qu'il se soit assez bien remis et que, sur ma demande, il ait été nommé Président de Rhodiacéta à ma place, il eut plusieurs rechutes cardiaques et est mort en 1970. C'est Mollard qui a été d'abord Directeur Général et à la mort de Pranal, Président de Rhodiacéta.

C'est à ce moment que s'est terminée ma longue et passionnante carrière ; en 1971, j'ai démissionné de tous mes postes d'Administrateur ayant largement dépassé l'âge limite de 75 ans rendu réglementaire pour les membres des Conseils d'Administration.

Mais avant de clore ce long récit, je veux, bien que vous, mes enfants, aient connu ces dernières années, faire mention des événements familiaux.

Notre maison de St Didier, ayant été terminée au début de 1958, nous avons pu y fêter le 29 mai, nos 40 ans de mariage ; tous les enfants Bonnet et leurs conjoints ont pu y venir. C'était aussi l'anniversaire de mariage des Mayor (mariés le 29 mai 1912). Dix ans plus tard, nous avons également fêté nos Noces d'Or (50 ans) ; cette fois, il y avait des disparus dans la famille, mais nos enfants et petits enfants nous ont délicieusement fêtés et votre Maminet qui avait été opérée en 1966 de la vésicule biliaire et qui avait repris une vie presque normale a eu l'immense joie de sentir l'affection de ces petits qui l'aimaient tant.

Nous avons pu, quelques années auparavant, faire tous deux deux voyages, l'un en Sicile avec les Wallut et l'autre en Grèce avec les Dessus, sans compter les séjours de janvier à Cannes où nous avons pris l'habitude, pendant quatre ans, d'aller passer une semaine avec Betsy, dans un bon hôtel, à une époque où la Cote d'Azur est généralement ensoleillée et avec peu de touriste.

.../...

Enfin, vers 1965, j'ai été invité à présider la réunion annuelle de l'Asile de la Force près de Bergerac : c'est une maison qui accueille les enfants inadaptés, débiles profonds, fondée par John BOST, il y a 60 ans et qui est une oeuvre remarquable, basée sur des vocations d'infirmières, de médecins et de quelques pasteurs. Mon beau-père Bonnet, vers 1892, en avait été un des aumôniers, et les tantes Marguerite et Fanny Clerc y avaient fait des stages d'infirmières à cette époque. Nous sommes allés Emy et moi avec tante Lucie Mayor qui se souvenait avoir visité la Force quand elle avait douze ans. J'avais pris notre chauffeur Aulas, pour nous conduire et parcequ'il avait un fils inadapté qu'il aurait aimé qu'on accepte (mais il n'y avait pas de place, les demandes étant infiniment supérieures aux possibilités). Nous y avons passé deux jours extrêmement émouvants : M. Boegner et M. Eberhard étaient également présents.

Mais nous sommes en 1976 et depuis 1970, mon admirable et chérie Maminet nous a quittés. Je repense en écrivant ces pages à ces années de bonheur qu'elle m'a données jusqu'à la fin, entouré de l'affection de nos enfants, petits enfants et de nos meilleurs amis.

~~~~~